

# Palmarès officieux de l'année littéraire

Robert Lévesque

EN CONGÉ de cahier, l'équipe littéraire du DEVOIR s'est livrée au jeu d'aligner ses choix des meilleurs livres de l'année, pour en arriver à une sorte de palmarès nullement officiel ou méthodique, mais un palmarès quand même... que domine Réjean Ducharme avec son roman *Dévadé*.

Les chroniqueurs du « Plaisir des livres » n'ont évidemment pas la totalité des publications québécoises de l'année 1990, et chacun y va de ses coups de coeur ou de raison dans ses champs d'intérêt, ses choix de lectures. Tous genres confondus, de la poésie à l'essai en passant par le roman ou la nouvelle, le sondage-maison était ouvert à tout ce qui s'est publié depuis janvier 1990.

Nous sommes 18 à avoir ainsi mis en ligne chacun trois titres, en les expliquant ou pas (c'était au choix), et au total on remarquera que derrière Ducharme, qui récolte six voix pour *Dévadé*, se tient Christian Mistral avec son tout récent *Vautour* qui en reçoit cinq, puis Michel Tremblay et ses *Vues animées* qui obtient trois votes.

Derrière ce trio de tête, six écrivains récoltent chacun deux votes (Belleau, Daoust, Dandurand, Bourgaill, Petrowski et Audet) et les autres se retrouvent au nombre de 29 à se répartir des votes simples pour un éventail très large. Chacun s'explique.

\*\*\*

**CHRISTIAN ALLEGRE**  
*Vautour*, Christian Mistral, XYZ. Pour moi qui, après avoir adoré le roman québécois des années 60, m'en suis peu soucieux dans les années 70 et carrément détourné dans les années 80, qui ai souvent ri de ma génération intellectuelle (la quarantaine aujourd'hui) et de son hétéroclite devant le Signifiant, je salue le livre de Mistral comme un événement. Il y a un désarroi profond dans ce roman mélancolique, mais quelle ouverture sur le monde, quelle tendresse, quel humour, quel touchant appel au secours, et quelle langue pleine de trouvailles!

*Le Bazar*, Daniel Latouche, Boréal. Presque pour les mêmes raisons, pour sa générosité, pour sa volonté de construire et sa passion de la faire

dans la discussion, pour son courage, et parce qu'il agite les vrais problèmes : la démographie québécoise, l'intégration des immigrants face à la xénophobie ambiante, et la protection intégrale de la langue française.

\*\*\*

**JEAN BASILE**  
*Vautour*, Chritian Mistral, XYZ. Ce livre, retenu et lyrique, au style musical et inventif, est littéralement crève-coeur de tendresse et de drôlerie. Mistral y rassemble de façon magistrale tous les traits d'un type nouveau en littérature québécoise : le Canadien français « fin de race » qui attend les barbares pour sauver la Cité.

*Avril ou l'anti-passion*, Antonio D'Alfonso, VLB. Un jeune Italo-canadien de Montréal annonce à son père qu'il ira à l'école française. Horreur car pour Guido, le père, le français n'est pas la langue de la majorité et son fils ne réussira pas dans la vie. D'Alfonso ouvre la boîte à souvenirs pour comprendre les réticences de sa famille italienne envers le français. C'est l'occasion de tableaux touchants, d'une plastique impeccable, où se mêlent les souvenirs de l'Italie mussolinienne et les angoisses contemporaines du héros.

*Incarnations*, Emmanuel Aquin, Boréal. Un jeune homme vit avec le souvenir de son père, suicidé alors qu'il avait 10 ans. Transcendant l'espace et le temps, Aquin réécrit le Nouveau Testament à sa manière car tout homme qui souffre à quelque chose du Christ. On ne sait jamais si ce Christ-là est Hubert ou Emmanuel Aquin. À travers ce roman éclaté, écrit par un jeune homme en colère, c'est un nouveau portrait d'Hubert Aquin qui apparaît.

\*\*\*

**JEAN-FRANÇOIS CHASSAY**  
*Dévadé*, Réjean Ducharme, Gallimard. Ducharme se « répète » ? Beckett n'a fait que ça pendant 50 ans. Il ne faut pas confondre douloureuse et catastrophique répétition et pur pitacisme. Une des grandes forces de Ducharme, c'est qu'il nous surprend là où on l'attend le moins. C'est pourquoi la relecture du texte ducharmien est toujours encore plus stimulante que sa lecture.

*Notre Rabelais*, André Belleau, Boréal. Même dans ses textes les plus théoriques, Belleau est toujours parvenu à faire sentir sa présence, une



Réjean Ducharme

voix singulière comme il y en a très peu dans le monde intellectuel québécois. Avec Rabelais, nous avons droit à un véritable feu d'artifice de culture, terme qu'il faut entendre ici dans son sens le plus large et, osons le mot, le plus noble.

*Sauver Montréal*, Jean-Claude Marsan, Boréal. Malgré des répétitions (il s'agit d'un recueil de textes déjà publiés et certains auraient pu être coupés, réaménagés), ce livre est une réflexion au sens fort sur le phénomène urbain, qui cerne bien l'originalité de Montréal mais aussi ses défauts et ses problèmes, sans complaisance. Marsan sait comparer intelligemment Montréal avec d'autres villes.

\*\*\*

**DIANE-MONIQUE DAVIAU**  
*Les virages d'Émir*, Louis Jolicoeur, L'Instant Môme. Pour le bonheur de ces regards reposant « quelques centimètres au-dessus des choses ».

*Portraits d'Elsa*, Marie-José Thériault, Quinze. Un livre qui nous délivre du quotidien, nous élève. Un re-



Christian Mistral

cueil qui marque un grand virage dans l'oeuvre de l'auteur.

*Transits*, Bertrand Bergeron, L'Instant Môme. Parce qu'écrire, c'est montrer, faire sentir, faire voir, démontrer le moins possible, ne pas insister, faire confiance au lecteur.

\*\*\*

**MARIE-ÉVA DE VILLERS**  
*Il restera toujours le Nebraska*, Nathalie Petrowski, Boréal. Pour l'intimité de ce récit, pour l'efficacité de cette belle écriture et pour un grand lila en fleurs.

*Maintenant ou jamais*, Pierre Bourgaill, Stanké. Pour l'espoir. Parce que l'on y mesure tout le chemin parcouru par les Québécois en vingt ans.

*Un été, un enfant*, collectif sous la direction de Paul-André Comeau, Québec-Amérique. Pour la tendresse, la simplicité et la vérité de ces histoires.

\*\*\*

**GUY FERLAND**  
*Vautour*, Christian Mistral, XYZ. On

connaissait la virtuosité de ce jeune auteur qui a donné un échantillon de son talent dans *Vamp*. *Vautour* est d'un registre plus intimiste. L'écrivain narre son attachement envers un ami mort à 27 ans, ange déchu et solitaire. Le ton est juste et le souffle de Mistral emporte le lecteur au coeur d'un univers touchant et troublant.

*Bonheur fou*, François Gravel, Boréal. Cette histoire sans prétention nous entraîne dans le monde des malades de Saint-Jean-de-Dieu au début du siècle. Un médecin bizarre tente de trouver, après maintes expérimentations, le secret du bonheur. Un roman fou, bien maîtrisé sur le plan de l'écriture, et qui se lit d'une traite.

*À propos de l'amour*, Christiane Teasdale, Boréal, et *Quoi mettre dans sa valise*, Alain Roy, Boréal. Ex-aequo, ces recueils de nouvelles s'illustrent par leur ton intimiste et la description du quotidien sans fioriture. Teasdale montre les failles entre les fantasmes et la réalité, au travers des relations homme-femme, tandis que Roy décrit les différentes figures de la vie de couple.

Dans les deux cas, les narrations produisent des effets surprenants et non-appuyés.

\*\*\*

**MARCEL FOURNIER**  
*Traditions, modernité et aspiration nationale*, Hubert Guindon, Éditions Saint-Martin.

*Journal d'André Laurendeau*, VLB. *Dans l'oeil de l'aigle*, Jean-François Lisée, Boréal.

\*\*\*

**LISE GAUVIN**  
*Dévadé*, Réjean Ducharme, Gallimard. Ici on fait « hurra-qu'on-rie ». Ici on s'évade, on dévale, on dérape, on dégringole, on rigole, on avale en attendant que « ça finisse une fois pour toutes dans le mal total ». Le monde ducharmien nous avait familiarisés avec ce « spasme de vivre » arrimé aux rêves les plus fous et aux « phrases qui boitent », aux fulgurantes langagières. *Dévadé* substitue au on androgyne et indifférencié de *L'Hiver de force* des personnages fortement contrastés, engagés dans des duos impossibles et candidats à l'« amourgandise ». Des adultes farcis de désirs et de rébellions, à la fois plus tendres et plus dérangeants dans leur appétit de vivre que leurs prédécesseurs.

*Babel, prise deux*, Francine Noël, VLB. Ce livre est une expérience-limite, un risque réussi. Un homme et une femme, jouant le jeu du journal intime, inscrivent leurs rêves et sentiments au fil des jours. Une passion en demi-teintes, aussi subtile que forte, naît entre les deux. Le lecteur devient complice fasciné d'une dérive amoureuse filtrée par les images et masques d'un carnaval urbain. Un ton que l'on reconnaît de livre en livre.

*Il restera toujours le Nebraska*, Nathalie Petrowski, Boréal. Particulièrement réussi dans ses évocations d'enfance, ses histoires de petite fille colorée, ses scènes de famille. Bon portrait de l'écrivain sans livre et de la mentalité d'artiste-yuppie-en-attente-de-subvention. Moins convaincant au chapitre de l'amour.

\*\*\*

**ANDRÉ GIRARD**  
*Dévadé*, Réjean Ducharme, Gallimard. Parce que les mots sont le plus grand plaisir.

Voir page B-2: Palmarès



Mozart, le génie venu tout droit de l'enfance.

PHOTO THÉQUE LE DEVOIR

## Wolfgang Amadeus, l'homme de 1991

Marie Laurier

IL A ÉCRIT une musique que l'on écoute avec ravissement, croyant qu'elle nous vient du ciel. Deux siècles après sa mort, on savoure toujours son art, son esprit, son humour et l'on proclame de plus en plus son génie.

Nous écoutons, médusés, subjugués, transformés, un concerto pour piano ou clarinette, un divertimento pour cordes, la *Sonate Elvira Madigan*, la *Symphonie Haffner*, l'opéra *La Flûte enchantée* ou le fameux *Requiem*, chantonnons à nos enfants l'ariette *Ah! vous dirais-je maman*.

Toute musique divine qui n'a pas été inventée par un dieu mais par un diable de petit bonhomme en chair et en os qui s'appelait Wolfgang Amadeus Mozart et qui avait un père, Léopold, une mère, Anne-Maria Perli, une soeur, Marie-Anna et une femme, Constance Weber. Beaucoup d'amis, beaucoup d'ennemis aussi.

Cet enfant est né le 27 janvier 1756 doué d'un talent prodigieux. Un talent fou que résume cet autre génie, Beethoven qui prenant les cieux à témoin s'exclama simplement : *Ô Mozart!*

Oui il fut ce musicien-né que dès l'âge de six ans son père traîna à travers l'Europe comme un singe savant, chose que l'on a reproché à satiété. Et puis après ? Dans ce cas, il faut remercier les Mozart père et fils pour nous avoir permis de goûter, que dis-je, de savourer encore et tou-

jours cette musique que nous plonge dans le ravissement et nous apporte un morceau du ciel.

Il n'aura vécu que 35 ans, nous léguant 200 ans de beauté et de civilisation. Mais la pérennité de son génie est assurée pour les siècles à venir et il ne serait pas étonnant que Mozart soit proclamé l'homme de l'année en 1991 tout en le demeurant pendant des siècles tant il a imprégné les époques de son incomparable talent qui dépasse le seuil du génie. Mozart n'est mort que physiquement en 1791 mais depuis 200 ans sa musique perpétue sa présence.

Celui que l'on a surnommé « ce miracle de la nature » provoque encore, toujours et davantage d'intérêt en raison du bicentenaire de sa mort que l'on célébrera dans le monde entier. Ses biographes tentent inlassablement de découvrir des petits coins inédits de sa vie, des exégètes de décrypter l'essence de son oeuvre, des psychiatres, des psychologues, des sociologues d'interpréter son comportement, des écrivains et des cinéastes d'en faire un héros, des discophiles et des collectionneurs de perfectionner l'interprétation de sa musique. Et partout des festivités marqueront au cours des douze mois de 1991 cet anniversaire.

À tout seigneur tout honneur : c'est à Vienne où Mozart a vécu les dix dernières années de sa vie, de 1781 à 1791, à l'époque des Lumières et de l'empereur Joseph II, que les festivités ont déjà commencé sous forme d'une exposition qui durera

jusqu'au 15 septembre 1991. Tous les hauts lieux de la culture viennoise célèbreront l'année Mozart par d'innombrables concerts regroupant les plus grands chefs d'orchestre et interprètes du monde : Claudio Abbado, Nicolas Harnoncourt, Sandor Vegh, Gidon Kremer et Peter Schreier.

La Philharmonique de Vienne, dirigée par Zubin Mehta, ouvrira officiellement la fête, en musique, le 13 janvier 1991 par un grand concert au Musikverein où débute le 27 janvier, jour anniversaire de la naissance de Mozart, un festival qui lui est dédié.

Deux premières sont à noter particulièrement : *Le Nozze di Figaro*, opéra en italien dirigé par Claudio Abbado au théâtre de Vienne le 12 mai, et les ballets de Lausanne Maurice Béjart, le 13 octobre, avec une chorégraphie créée pour l'occasion : *Mozart à Vienne*.

Le château de Schoenbrunn, la Hofburg et les églises de la ville seront également le théâtre de soirées-quatour et de concerts pour piano durant les mois de juillet et août.

Le programme musical et culturel de Salzbourg, ville natale et patrie du compositeur, s'annonce varié et fastueux : concerts, expositions, congrès et conférences rappelleront jusqu'en février 1992 le souvenir du plus célèbre citoyen salzbourgeois. Durant tout l'été, du 26 juillet au 31 août, six grands opéras et des soirées-concerts animeront les traditionnels *Salzburger Festspiele*.

Le théâtre de Salzbourg qui fut dirigé par Emanuel Schikaneder, le librettiste de *La Flûte enchantée*, présentera de janvier à juin, en novembre et décembre 1991, un cycle des grands opéras. La fondation internationale *Mozarteum* organisera, dans le cadre de la semaine Mozart, du 25 janvier au 3 février 1991, une série de grands concerts (opéras, solistes, musique de chambre et d'Église).

Un cycle de concerts, intitulé « Mozart, l'art au présent » et interprétés par plusieurs musiciens de Salzbourg, clôturera l'année Mozart en février 1992.

La compagnie Philips a déjà commencé d'offrir l'édition complète Mozart d'ici novembre 1991, soit 180 disques compact ! *Le Figaro Magazine* organise une croisière Mozart en Autriche du 31 mai au 9 juin.

Au Lincoln Center de New York, on programmera toutes les oeuvres de Mozart entre le 27 janvier et le 5 décembre 1991. À l'Opéra-Bastille, un concert débutera le 4 décembre au soir pour se terminer quelques minutes après minuit le 5, soit exactement à 0 h 55, à l'heure de la mort de Mozart.

Aucun ensemble musical ne pourra ignorer d'inscrire une pièce de Mozart dans son répertoire saisonnier quand on ne fera pas des concerts tout Mozart.

Au Canada, l'année Mozart ne passera pas inaperçue bien évidemment, notamment à Toronto où se

Voir page B-2: Mozart

FRANÇOISE FAUCHER  
dans  
**Célestine**  
LÀ-BAS PRÈS DES TANNERIES  
AU BORD DE LA RIVIÈRE

Coproduction  
**OMNIBUS**  
THÉÂTRE FRANÇAIS  
DU CENTRE NATIONAL DES ARTS  
15 janvier au 16 février 1991  
mardi au samedi, 20 h.  
1945, Fullum, 521-4191  
espace libre

Traduction et adaptation de Celestina de Fernando de Rojas  
**MICHEL GARNEAU**  
Mise en scène  
**JEAN ASSELIN**

EN VENTE CHEZ  
ADMISSION  
(514) 522-1245

Avec Francine Alepin • Jean Boilard • Réal Bossé • Diane Dubéau • Martine Francke • Marcel Girard • Robert Gravel • Silvy Grenier  
Jacques Le Blanc • Denys Lefebvre • Sylvie Moreau • François Papineau • Anne-Marie Provencher • Décor et costumes : Daniel Castonguay  
Conception et direction musicales : Silvy Grenier • Éclairages : Jean-Charles Martel

"Un public enthousiaste accueille *Célestine*. Françoise Faucher est fabuleuse."  
Andrée Poulin, *Le Droit*, nov. 90

"As theatre this production must be considered a high point of the season. As a cultural experience it should not be missed."  
John Hare, *The Ottawa Citizen*, nov. 90

**Londres intensifiera son commerce avec la Chine**  
(Lire en page 11)

**Le Canada blanchit l'Autriche 23 à 0**  
Division victorieuse contre l'équipe olympique de hockey des hommes d'Autriche en Italie.  
(Lire en page 11)

**L'offre de Montréal acceptée par les polliers et pompiers**  
(Lire en page 11)

**CINÉMA**

**Régal touristique en Russie**

**The Russia House**

Film de Fred Schepisi, avec Sean Connery, Michelle Pfeiffer, Roy Scheider, James Fox, John Mahoney, Klaus Maria Brandauer, Michael Kitchen, J.T. Walsh, Ken Russell, David Threlfall, Mac McDonald, Nicholas Woodeson. Scénario: Tom Stoppard d'après le roman de John Le Carré. Image: Ian Baker. Musique: Jerry Goldsmith. (USA, 1990) 123 min. Aux Loews, Du Parc et Cinéma V.

**Francine Laurendeau**

BARLEY (Sean Connery) est un éditeur britannique très porté sur le jazz, les voyages et l'alcool. Alors qu'il prend un verre à Lisbonne, les services secrets américains et anglais le convoquent d'urgence : pour quoi sa maison d'édition a-t-elle été choisie pour publier ce manuscrit secrètement remis à son représentant à Moscou par une intermédiaire russe, Katya (Michelle Pfeiffer) ?



Sean Connery et Klaus Maria Brandauer.

Mais on ne croit pas un instant à son métier d'homme de livres.

Le réalisateur australien de *A Cry in the Dark* aime les mises en scène explicatives. Si le scénario manque de clarté, les images, elles, sont limpides. Le moindre échange de regards est souligné par un gros plan tandis que la musique et les bruits renchérissent, créant une tension le plus souvent factice.

Et pourtant, ce film m'a vivement intéressé par ses séquences russes. Il est important de savoir qu'il s'agit de la première fiction américaine tournée en Russie depuis l'avènement de la glasnost. Apparaissent, ou bien on tourne une coproduction (comme *L'Oiseau Bleu*, de Cukor, avec Elizabeth Taylor) avec toutes les servitudes et les lourdeurs que cela suppose.

Où bien on trichait. Avec des images volées. Ou avec des coins de Moscou reconstitués en studio. Tandis qu'une très grande partie de *The Russia House* a vraiment été filmée à Moscou et à Leningrad. Et ça se

sent. Il y a même des séquences de rue dont les figurants sont d'authentiques passants.

Un plan est impressionnant, surtout si vous ne connaissez pas Moscou. On se croit dans un somptueux musée de marbre aux dimensions de cathédrale. Et puis la caméra pivote : on comprend qu'on est dans le métro. On se balade vraiment dans Moscou. Non sans détour par Zagorsk avec les coupoles bleues et le bulbe d'or de ses églises baroques : si nous ne sommes pas encore en Orient, nous ne sommes plus tout à fait en Europe. Le film nous entraîne également à Leningrad, l'ancienne Saint-Petersbourg, qui soutint 900 jours le siège des Allemands pendant la dernière guerre. La caméra d'Ian Baker effleure Notre-Dame de Kazan, les Jardins d'été du tsar Pierre le Grand, la Perspective Nevski, pour se poser au Champ de Mars où aura lieu l'ultime rencontre entre Barley et Dante. Visiblement, le cinéaste a eu le coup de foudre pour Leningrad et il n'a aucune peine à

nous démontrer que c'est une des plus belles villes du monde.

Oui, un véritable regal touristique. Dans dix ans peut-être, ces lieux seront devenus des signes, des clichés. Comme la Tour Eiffel symbolise Paris, comme la Statue de la Liberté évoque New York. Mais pour l'instant, ce regard sur la Russie a le charme de la nouveauté et de la vérité. Cela ne vaut malheureusement pas pour le premier rôle féminin.

Car que voulez-vous, un film américain, c'est un film américain. Plutôt que de se donner la peine d'aller chercher une comédienne russe pour jouer Katya, on a préféré faire suivre à Michelle Pfeiffer des cours intensifs. Pour ces raisons de langue et de culture, c'est, a-t-elle avoué, l'expérience professionnelle la plus dure qu'elle ait vécue. (« *The toughest film I've ever done. I've done dialects before but I'm playing somebody from a completely different culture. Russia is not an easy country to grasp.* ») En effet. Nous la plaignons beaucoup.

**LE DEVOIR**  
DU SAMEDI



**MOZART 1756-1956**  
génie et enfant terrible

par Jean TALIBARD



Le 28 janvier 1956, LE DEVOIR consacrait sa « une » à la célébration des 200 ans de Mozart. L'événement éclipsait ce jour-là tout le reste de l'actualité !

**◆ Mozart**

déroulera un festival sous le thème *À la gloire de Mozart* du 23 mai au 6 juin et ensuite dans différentes villes où se tiendront trois concours de musique de chambre à Saint-Jean de Terre-Neuve du 17 au 23 juin, de piano à Joliette du 5 au 13 juillet en collaboration avec le Festival international de Lanaudière, de chant à Toronto du 26 mai au 2 juin avec la collaboration du Canadian Opera Company. Des classes de maîtres sur Mozart et la musique de son temps seront données par quatre des membres du jury, soit Léopold Simoneau, Mady Mesplé, Maria Stader et Theodor Uppman.

Le maître d'oeuvre de ces événements, Nicholas Goldschmidt, celui-là même qui remportait un franc succès avec le Concours international de choroales en 1989 dans la Ville Reine, dévoilait récemment les noms des jurys pour ces trois importantes compétitions auxquelles sont inscrits 600 participants venant de 27 pays différents. Pour l'art vocal : Brian Dickie, président, Evelyn Lear, le Comte de Harewood, Mady Mesplé, Gérard Mortier, Léopold Simoneau, Maria Stader, Theodor Uppman; pour la musique de chambre: Dr Donald F. Cook, président, Ida Haendel, Igor Kipnis, les membres du Quatuor Orford (Andrew Dawes, Kenneth Perkins, Sophie Renshaw, Desmond Hoebig) et Simon Streatfield; pour le piano: Gilles Lefebvre, président, Gaby Casadesus, Michel Dalberto, Igor Kipnis, Renée Morisset, Charles Rosen, Harold C. Schonberg, Yoko Yamaoka. Des prix d'une valeur globale de 124 000 \$ seront remis aux lauréats des diverses catégories.

L'année 1991 sera aussi une mine d'or pour les bibliophiles de tout acabit qui inventent tout et n'improvisent rien — le meilleur et le pire — à l'effigie de Mozart.

Il ne s'agit ici que de quelques exemples de ce que l'année 1991 réserve de culture mozartienne dont chacun d'entre nous voudra s'approprier une parcelle, non seulement en écoutant sa musique mais en lisant un des très nombreux ouvrages qui lui sont consacrés. Car jamais un compositeur n'aura laissé un patrimoine musical aussi abondant pendant une aussi courte vie de 35 ans.

Mozart est né le 27 janvier 1756 et est mort le 5 décembre 1991. Et pen-

dant les 365 jours de la prochaine année à travers le monde entier, en plus d'une avalanche de festivités, on exhumera ses oeuvres inédites — il en reste encore même si le catalogue Köchel en répertorie près de 700 !

La vie du compositeur si riche en péripéties et production artistique a donné lieu à d'innombrables récits et interprétations de la part de ses biographes, de ses admirateurs, de ses dénigriers aussi, ceux-ci sans doute jaloux ou mal renseignés mais toutefois moins nombreux que ceux-là qui reconnaissent en lui un être de génie.

Des biographies et bibliographies sérieuses, comme Brigitte et Jean Massin (*Wolfgang Amadeus MOZART* chez Fayard) et plus récemment H.C. Robbins Landon (*La dernière année de Mozart* chez Lattès) restent objectifs et réhabilitent l'artiste et l'homme en se fondant sur des informations vérifiées.

Dans certains ouvrages, on le décrit comme un enfant précoce et prodige — ce qu'il était certes pour avoir composé son premier menuet à six ans — mais également comme un petit cabotin qui aimait jouer des tours, faire des pitreries, pouffer de rire devant les grands de ce monde, utiliser dans sa correspondance un langage scatologique.

Le célèbre *Amadeus*, selon une pièce de Peter Shaffer, mis en film par Milos Forman a relancé le débat sur le véritable caractère du musicien et son assassinat présumé par son rival Salieri, sur son amour... de l'amour, sa femme Constance, son oeuvre inachevée, le fameux *Requiem*, son ensevelissement dans une fosse commune... Autant de détails, de demi-mensonges ou de contre-vérités qui passionnent les uns et les autres, semble-t-il, mais qui n'ont d'importance que dans la mesure où cet être de génie ne laissait personne indifférent.

Outre les ouvrages déjà mentionnés, ajoutons celui signé par Stendhal et qui vient d'être réédité dans la collection Climats (Lacombe) sous le titre *Vie de Mozart*.

Mais quelle que soit l'idéologie qui soutient un écrivain qui s'intéresse à la vie de l'enfant, l'homme et l'artiste de Salzbourg, il n'en demeure pas moins que le nom de Wolfgang Amadeus Mozart a résisté aux siècles et que son génie en illuminera bien d'autres. Sa musique est irremplaçable et il n'y a à ce jour qu'un seul Mozart.

**◆ Palmarès**

**Moins malheureux que toi ma mère.** Dominique Robert, Herbes Rouges. Parce que les désirs sont le plus riche présent.  
**Vautour.** Christian Mistral, XYZ. Parce que le souvenir est une exquisite douleur.

**MONIQUE LARUE**  
*Les cendres bleues*, Jean-Paul Daoust, Écrits des Forges. Pour son acharnement à débusquer les spectres de l'enfance avec les armes noires de la poésie.

**La Vraie histoire du chien de Clara Vic**, Christiane Duchesne, Québec-Amérique. Pour des raisons inverses : l'extraordinaire limpidité, le bonheur, la luminosité, la légèreté, l'allégresse de son récit qui s'adresse à l'enfance universelle, sans frontières d'âges ou de culture.  
**Visions d'Anna**, Marie-Claire Blais, Boréal compact. Cette réédition, parce que un écrivain ne quitte jamais l'enfance.

**ROBERT LÉVESQUE**  
*Dévadé*, Réjean Ducharme, Gallimard. Ducharme vit et écrit encore. Et c'est tant mieux.  
**Les vues animées**, Michel Tremblay, Leméac. Soudain, en marge de l'oeuvre qui a ses hauts et ses bas, des confidences inoubliables.  
**Vautour**, Christian Mistral, XYZ. On pense à Kerouac, mais un jour on pensera à Mistral.

**CHRISTIAN MISTRAL**  
*Paye-moi une bouffe, poète !*, Marie-Françoise Taggart, VLB. Pour sa candeur en dentelles de cuir. On aborde ce livre comme un vieux monsieur offre des bonbons à une fillette : c'est toujours lui qui finit par se faire baiser.  
*Un coeur qui craque*, Anne Dandurand, VLB/Messidor. Pour la scène charitable du café Braque. L'auteur est à son meilleur quand elle se donne les moyens de ses prétentions. N'en restera-t-il que ça, et la bonne idée d'égorger un moribond pour son bien, le prix du livre s'en trouverait justifié.  
*Les jardins de l'enfer*, Francine DuAmour, VLB. Le plus sage et le plus achevé des trois. Un roman qui res-

tera parce que découpé dans la transcendance (des petites choses, des catastrophes congrues). Un univers où l'on n'est invité qu'à mots couverts et qui, se suffisant à lui-même, ne souffre pas qu'on le squatte.

**LISETTE MORIN**  
*Dévadé*, Réjean Ducharme, Gallimard. Un très original prosateur pour qui la langue est la seule véritable patrie, et peut-être le seul sujet de son roman.

*Écrire de la fiction au Québec*, Noël Audet, Québec-Amérique. La critique spécialisée n'a pas insisté sur ce livre. Il s'agit d'un romancier heureux qui n'a aucun penchant à régler ou revanche à prendre. Un littéraire libre.  
**Les vues animées**, Michel Tremblay, Leméac. Un petit livre écrit indépendamment de la saga, mais qu'y s'y réfère et l'éclaire. Des pages d'anthologie qu'on retrouvera dans les oeuvres complètes, où il faudra éliminer le roman de ses 16 ans, *Les loups se mangent entre eux*.

**YVES NAVARRE**  
**Les vues animées**, Michel Tremblay, Leméac.  
**Le coeur qui craque**, Anne Dandurand, VLB.  
**Maintenant ou jamais**, Pierre Bour-gault, Stanké.

**JEAN ROYER**  
**L'Ultime alliance**, Pierre Billon, Seuil. Comment faut-il réinventer l'amour ? C'est la question que pose ce roman. Placé sous l'égide de *La montagne magique*, de Thomas Mann, ce livre nourrit notre réflexion pour un nouvel humanisme de l'an 2000. Cette machine-à-rêves d'une qualité littéraire remarquable est un roman de fiction scientifique et philosophique qui évoque les possibilités extraordinaires des découvertes sur le cerveau humain. Le meilleur roman de l'année par un écrivain québécois et je m'explique mal qu'aucun jury n'ait distingué cette somme fin de siècle.  
**Les cendres bleues**, Jean-Paul Daoust, Écrits des Forges. Un sujet scandaleux. Un enfant de six ans est violé par un homme de 20 ans. L'aimera-t-il ? Le tuera-t-il ? Ce poème-

policier qui se déploie comme un roman, tout au long de ses 2000 vers, s'écrit avec une charge d'émotion contenue et dans une mise en forme littéraire éblouissante. Le génie de Daoust est de faire coïncider les émotions de l'enfant avec le regard de l'adulte. Il faut lire *Les cendres bleues* comme on lisait, au siècle dernier, *Les fleurs du mal*.  
**Écrire de la fiction au Québec**, Noël Audet, Québec-Amérique. L'auteur excelle comme pédagogue et comme polémiste. La démarche intellectuelle d'Audet fait enfin le point sur une situation qui dérange l'établissement intellectuel, et il le fait avec lucidité et vivacité.

**ROBERT SALETTI**  
**Notre Rabelais**, André Belleau, Boréal. Un recueil d'essais posthumes d'un de nos intellectuels les plus lucides et généreux. L'homme aimait à penser et à rire, et ses écrits portent les traces de cet amour. Le choix des tranches.  
**Textes, Écrits et témoignages**, Suzanne Lamy, l'Hexagone. Morte en 1987, l'essayiste avait laissé quelques inédits et textes inachevés, et beaucoup d'amis qui regretteront sa prose critique et ses affinités féministes. Même si ces textes-ci ne donnent pas toujours un juste reflet de ce que fut sa présence, j'y vais d'un choix du coeur.  
**Malcorne**, Hubert Reeves, Seuil. Un Québécois qui a un pied (et un éditeur) en France. Le questionnement du scientifique est passionnant, exigeant et peu ordinaire. Le choix de l'esprit.

**ODILE TREMBLAY**  
*Dévadé*, Réjean Ducharme, Gallimard. Ducharme reste à mes yeux le plus grand. Parce qu'il invente la lan-

gue, s'amuse avec les mots, change constamment de registre, de ton, refuse le confort de l'émotion unique. Une espèce de blues lancinant comme un mal de dents qu'interprètent des anti-héros, des « perdants magnifiques » selon l'expression de Cohen.  
**Osther, le chat criblé d'étoiles**, France Vézina, Québec-Amérique. Presque aussi ducharmien que *Dévadé*, avec ses enfants blessés qui griffent et mordent. J'ai aimé ses personnages surdimensionnés qui sacrifient leur vie à l'amour, se drapent dans la souffrance et la révolte. Vézina parvient à donner à sa petite Alice de 12 ans la stature d'un grand personnage.

**Le second rouleau**, Abraham Moses Klein, Boréal. Qu'est-ce qu'un livre québécois ? Je prends sur moi d'y ranger ce livre de Klein. Il date de 1951 mais a été traduit cette année. Ce livre ouvre la porte sur l'« autre Québec », celui des écrivains juifs de Montréal abreuvés aux sources du Talmud, de la kabbale, de la mystique hassidique. Un monument d'érudition.

**HEINZ WEINMANN**  
**Jérôme ou de la traduction**, Jean Marcel, Leméac. Le livre québécois le plus éblouissant et le plus exigeant de cette année. Il me fait penser au maître-livre d'Herman Broch, *La mort de Virgile*.  
**Parole tenue**, Yves Préfontaine, l'Hexagone. Somme poétique qui m'a fait écouter une des paroles les plus essentielles, sans compromis aux « modes ».  
**Chutes, la littérature et ses fins**, Pierre Ouellet, l'Hexagone. Belle « acclimation » au Québec, au Nouveau Monde, de *L'Entretien sur la poésie* de Friedrich Schlegel, ce dé-finiisseur du romantisme allemand.

**MUSIQUE CLASSIQUE**

CE SOIR, SAMEDI 29 DÉCEMBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE  
CIEL MF  
PRÉSENTE À 22:00

- concerto pour piano no. op. 15 (Beethoven)
- symphonie no. 34 (Mozart)
- concertos pour piano nos. 1-2 K. 37-39 (Mozart)
- suite pour orchestre BWV 1069 en ré (J.S. Bach)

DEMAIN SOIR, 22:00

- extr. de la suite symphonique Shéhérazade op. 35 (Rimsky-Korsakov)
- symphonie no. 87 (Haydn)
- quatuor à cordes no. 2 en la majeur (Arriaga)
- symphonie no. 5 en si bémol D. 485 (Schubert)



RENSEIGNEMENTS: 527-8321



La Fondation désire rendre hommage à la mémoire de tous ceux et celles qui lui ont laissé à leur décès des sommes destinées à poursuivre la lutte engagée contre les maladies cardiovasculaires.

FONDATION DES MALADIES DU COEUR DU QUÉBEC

# Un Godfather III digne des précédents

## The Godfather part III

Film de Francis Ford Coppola, avec Al Pacino, Diane Keaton, Talia Shire, Andy Garcia, Sofia Coppola, Image : Gordon Willis. Musique : Carmine Coppola. (E.-U. 1990). V.o. anglaise, 160 min. Aux cinémas Impérial, Laval, du Parc, Fairview, Greenfield, Jean-Talon.

Odile Tremblay

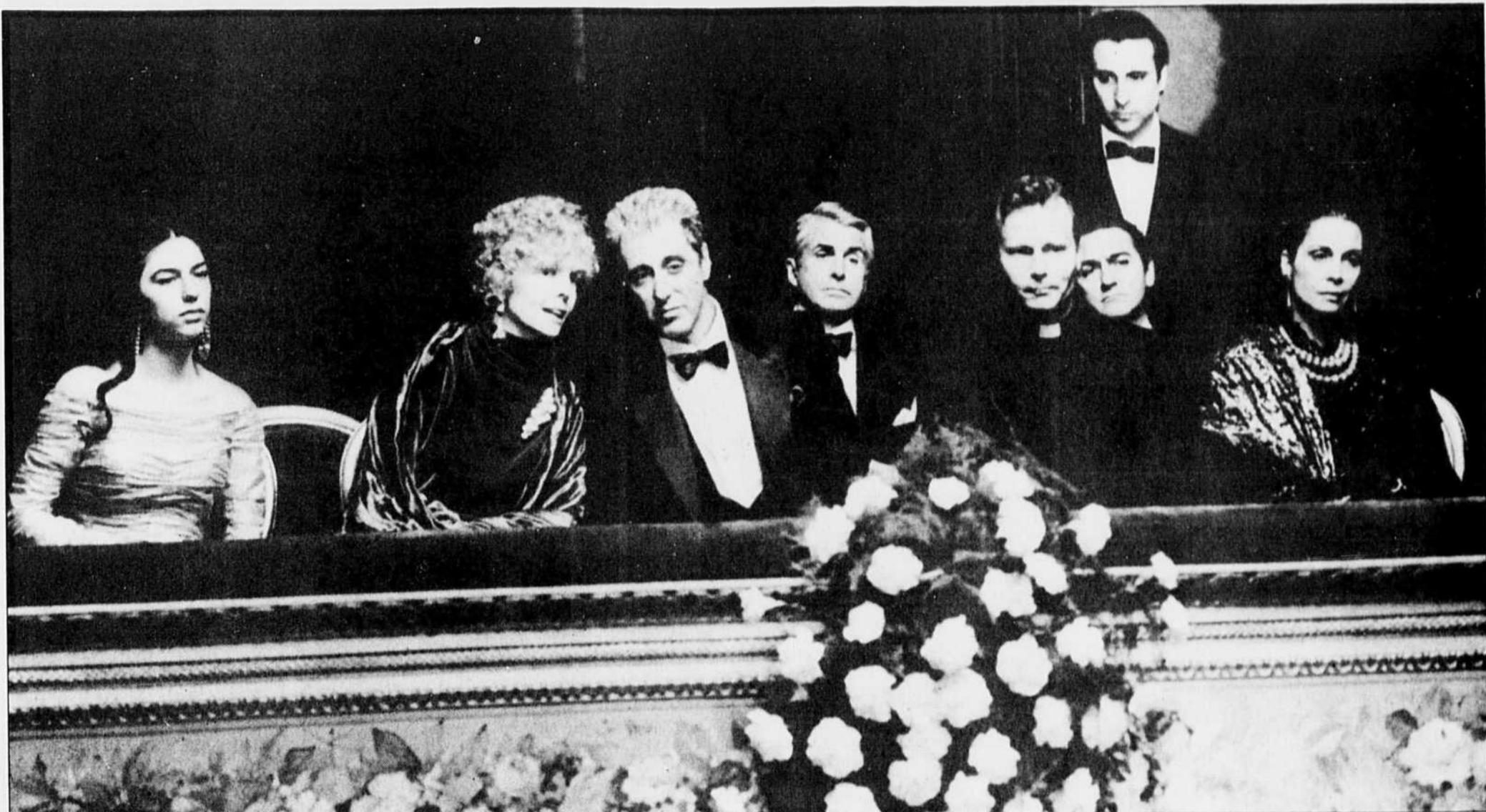
RIEN DE PLUS célèbre et de plus primé que la saga des *Godfathers*. En 72 et 74, chacun des volets précédents a décroché le titre de meilleur film de l'année, à eux deux, ils se sont partagés neuf Oscars, 21 nominations. Près de 20 ans plus tard, voici que le très attendu *Godfather part III* envahit nos écrans pour clore la trilogie. Ce dernier film connaîtra-t-il le succès de ses prédécesseurs ? Sans doute, car aujourd'hui comme hier, tous les ingrédients gagnants sont réunis.

Le sujet d'abord, tiré des romans de Mario Puzo : avec ses réglemens de compte, ses cartels financiers, ses activités frauduleuses, le ténébreux pouvoir parallèle que constitue la mafia en sol américain fascine tout le monde. Joignez à ceci une distribution prestigieuse — Al Pacino et Diane Keaton, entre autres.

Ajoutez une trame musicale exceptionnelle, des plans soignés, des éclairages léchés. Sur des thèmes grand public, Francis Ford Coppola, c'est là sa force, réalise des films de qualité où rien n'est laissé au hasard. Dans ce *Parrain III*, il imprime une fois de plus sa griffe et son style.

Après *Godfather II*, la caméra fait un bond de deux décennies jusqu'en l'an 1979. Michael Corleone (Al Pacino), désormais grisonnant, tient son empire (qu'il a érigé dans le sang) bien en main. Il a sacrifié jeux et casinos au profit d'investissements bancaires. Son argent est blanchi, le passé quelque peu oublié. Une génération a poussé l'autre. Michael aspire à une nouvelle respectabilité.

Le film commence par une fastueuse cérémonie. Le parrain se voit décoré par l'Église catholique de



La famille Corleone au grand complet.

l'Ordre de Saint-Sébastien. Tout le clan Corleone l'entoure et lui fait fête. Même Kay son ex-femme (Diane Keaton) est de la partie. C'est l'occasion pour Mary, la fille de Michael (alias Sofia Coppola, dans la vraie vie fille du réalisateur) de tomber amoureuse de son cousin le beau vincent (Andy Garcia). Or le cousin en question est un ambitieux. Il es-

père devenir un jour l'héritier de Michael et se rapproche dans ce but du « Patron », s'en rend indispensable, lui sert de garde du corps, assassine quelques-uns de ses rivaux. Quant à Michael, il réprovoque les amours des Vincent et Mary. Et ce que Parrain veut...

En fond de scène : L'Église, qui s'acquitte avec la mafia pour jon-

gler avec ses milliards. De New York à Palerme en passant par la cité du Vatican, meurtres et intrigues pavent les allées du pouvoir. Et Francis Ford Coppola fait alterner les jeux de coulisse, oppose les conjurations, ce qui crée un film à l'action multiple toujours rebondissante.

Certains trouveront peut-être *The Godfather III* un peu long (près de

trois heures). Mais ils se laisseront tout de même envoûter par la magie des décors et des costumes, par la musique aussi qui baigne tout le film de complaintes siciliennes, d'airs d'opéra et de chants religieux.

Rien à redire non plus du côté de l'interprétation. Al Pacino, joue avec beaucoup de finesse les gangsters sur le retour. Quant à Sofia Coppola

(qui, paraît-il, en tant que fille à papa, fut fort mal accueillie sur le plateau), son inexpérience même lui confère un naturel dont le personnage profite. En bout de ligne *The Godfather III* complète avec bonheur la célèbre saga. Ce dernier volet vient s'ajouter aux deux autres dans la catégorie « excellents films d'action du cinéma américain ».

# De Palma, efficace mais pontifiant

## The Bonfire of the Vanities

Film de Brian de Palma, avec Tom Hanks, Bruce Willis, Melanie Griffith, Kim Cattrall, Saul Rubinek, Morgan Freeman, John Nancook, Kevin Dunn. Scénario : Michael Cristofer d'après le roman de Tom Wolfe. Image : Vilmos Zsigmond. Musique : Dave Grusin. (USA, 1990) 123 min. Aux Loews, Du Parc et Cinéma V.

Francine Laurendeau

SHERMAN MCCOY (Tom Hanks) est multi-millionnaire. Il a une maison immense à New York, une femme belle et noble, une jolie petite fille et une flopée de domestiques. Mais il lui en faut un peu plus parce qu'il est le maître du monde. Alors il a une maîtresse, la sensuelle Maria (Melanie Griffith), qu'il est allé chercher ce soir-là à l'aéroport Kennedy. Mariée, elle a en ville un petit appartement où elle cache ses amours clandestines.

Mais en revenant en voiture vers Manhattan, McCoy rate une sortie. Et voici le couple en plein Bronx dans un décor effrayant où, à chaque carrefour, surgissent des Noirs et des Latins menaçants, violents, déments. Heureusement, ils repèrent une bretelle qui va leur permettre de regagner la rassurante autoroute.

Mais un obstacle s'interpose. Alors que McCoy va le déplacer, deux grands nègres, deux colosses à mine patibulaire s'avancent vers lui. Ils vont n'en faire qu'une bouchée. Dans un élan désespéré, Maria saute au volant et le couple arrive à s'échapper.

De retour à l'appartement, Maria voudrait bien passer à des choses plus agréables. Mais McCoy, réticent, finit par exprimer son inquié-



Tom Hanks, arme au poing, dans le dernier De Palma.

tude : au début de leur fuite, il lui a semblé entendre un bruit sourd. Dans le cas où la voiture aurait heurté un des Noirs, ne faudrait-il pas rapporter l'incident à la police ?

« Non, déclare Maria. Et de toutes façons, c'est moi qui conduisais, c'est donc moi qui décide : je n'ai rien entendu, je n'irai pas à la police. » Hélas ! La voiture a bel et bien heurté un des deux agresseurs qui repose à l'hôpital dans un coma critique. La Mercedes de McCoy n'est pas passée inaperçue dans le secteur. On a même relevé les premières lettres de la plaque d'immatriculation.

Nous savons que les deux amants

sont parfaitement innocents. Mais dans ce coin du Bronx, le chauffeur blanc de la Mercedes est immédiatement catalogué coupable de délit de fuite après avoir grièvement frappé un passant.

Cela en fait un meurtrier raciste dont la victime est un martyr de la cause noire. L'histoire vue ainsi arrange beaucoup de monde : le pasteur noir local pour des raisons évidentes, le candidat à la mairie de New York qui a besoin du vote des minorités, l'avocat juif qui va défendre McCoy (Saul Rubinek) et, bien sûr, la presse à sensation personifiée par Bruce Willis. Seul le juge

(Morgan Freeman), tout noir qu'il soit, voit clair dans le jeu de ces messieurs.

Je vous en ai assez raconté. C'est joué avec entrain, filmé avec maestria par Vilmos Zsigmond (*Close Encounter*, *Deliverance*, *A Wedding*, *Obsession*), mis en scène avec vivacité par un Brian de Palma en superbe forme. L'humour est observateur (la séquence mondaine à l'opéra), caustique (l'opposition entre les deux femmes de McCoy), cruel (le poète sidatique), poussant au maximum le sens de l'absurde dans la peinture des conflits raciaux.

Cette fois encore, le réalisateur de *Dressed to Kill* nous démontre son habileté à construire son introduction, à nous captiver dès le générique. Mais si le début de *The Bonfire of the Vanities* est efficace, le sommet du film, c'est la séquence du Bronx, moment époustouflant, terrifiant cauchemar. J'ai un peu décroché vers la fin quand le juge se fait vraiment trop pontifiant. Mais comme tout De Palma, c'est un film à voir.

**À vous de jouer.**

**PARTICIPATION**

Le film de Noël tout indiqué pour les enfants et leurs parents.

# A L I C E

UN FILM DE JAN SVANKMAJER  
INSPIRÉ PAR «ALICE AU PAYS DES MERVEILLES» DE LEWIS CARROLL

VERSION FRANÇAISE  
tous les jours (EXCEPTÉ LE 31 DÉCEMBRE)  
à 1h30 et 3h30 jusqu'au 6 janvier

**LE QUARTIER LATIN**  
858, est STE-CATHERINE • 849-0041

Un véritable petit bijou à découvrir pour se faire plaisir

SÉLECTION VENISE 90 PRIX KODAK

MARGHERITA BUY dans

# LA GARE

LA STAZIONE V.O. italienne avec S.-T. FRANÇAIS  
Réalisé par et avec SERGIO RUBINI

Tous les jours 17h30, 19h30 et 21h30 (excepté le 31 décembre)

**LE QUARTIER LATIN**  
858, est STE-CATHERINE • 849-0041

CHER BOB HOSKINS WINONA RYDER

VOICI NOTRE MÈRE.

**LES SIRÈNES** PRIEZ POUR NOUS.

EN VERSION FRANÇAISE ORION

DESJARDINS (C) CARREFOUR LAYAL (C)  
COMPLEXE DESJARDINS 2300 BOUL. LE CARREFOUR

VERSION ORIGINALE ANGLAISE MERMAIDS

EGYPTIEN (C) DÉCARIE (C) CENTRE-VILLE (C)  
1415 RUE PEEL DÉCARIE SUD DE JEAN-TALON 2001 RUE UNIVERSITÉ

LE FILM LE PLUS DRÔLE DE 1990 !

Jim Whaley, PBS CINEMA SHOWCASE

«UNE PERFORMANCE REMARQUABLE DU JEUNE CULKIN.»

Serge Dussault, LA PRESSE

UNE COMÉDIE DE JOHN HUGHES

# MAMAN

VERSION FRANÇAISE DE HOME ALONE

LE PARADIS (C) BERRI (C) LE PARADIS (C)  
815 RUE HOCHÉLAGA 815 RUE HOCHÉLAGA

TERREBONNE (C) LAVAL 2000 (C) LONGUEUIL (C)  
1071 CHEMIN DU CÔTEAU 2195 BOUL. ST-MARTIN O. PLACE LONGUEUIL

COMMODORE (C) ST-JÉRÔME (C) JOLIETTE (C)  
3785 BOUL. GOUIN O. CARREFOUR DU NORD JOLIETTE

ST-JEAN (C) DRUMMONDVILLE (C) SHERBROOKE (C)  
ROTE À FILMS CARTEL MAISON DU CINÉMA

LE GENRE DE FILM QU'ON AURAIT AIMÉ VOIR À DIX ANS POUR POUVOIR RESTER MARQUÉ À VIE.

Éric Fourley, VOIR

KEVIN COSTNER

# IL DANSE AVEC LES LOUPS

DANCES WITH WOLVES

EN VERSION FRANÇAISE

LE PARADIS (C) LE DAUPHIN (C) DESJARDINS (C)  
815 RUE HOCHÉLAGA BEAUX-PRÉS D'IVERVILLE COMPLEXE DESJARDINS

VERSION ANGLAISE

LE FAUBOURG (C) POINTE-CLAIRE (C)  
166 RUE STE-CATHERINE O. 501 TRANSCANADIENNE

Susan Sarandon est admirable - et parfois bouleversante - d'intensité, de vérité. De sensualité agissante aussi.

Hagette Roberge, La Presse

JAMES SPADER

# WHITE PALACE

VERSION FRANÇAISE

LE DAUPHIN (C) DESJARDINS (C)  
BEAUX-PRÉS D'IVERVILLE COMPLEXE DESJARDINS

LE FAUBOURG (C) SHERBROOKE (C)  
2300 BOUL. LE CARREFOUR MAISON DU CINÉMA

# L'année du cinéma en 25 noms

## Marcel Jean

collaboration spéciale

COMMENT résumer l'année cinématographique qui se termine ? En citant des titres de films ? En décernant des prix ? En faisant la liste des meilleurs et des pires ? Non ! L'année 1990, on vous la résumera à travers 25 noms. 25 personnes choisies parce qu'elles ont été associées à un ou plusieurs grands moments de l'année qui s'achève. Des acteurs et des réalisateurs, des nouveaux venus et de grands disparus, voilà une brochette de noms propices à éveiller les meilleurs souvenirs dans l'esprit des cinéphiles.

OLIVIER ASSELIN. Inconnu l'an dernier, le jeune réalisateur de *La Liberté d'une statue* a prouvé qu'il existait une relève cinématographique au Québec. Il nous a redonné le goût du cinéma indépendant, fauché et inventif, du cinéma libre. Après sa tournée des nombreux festivals, *La Liberté d'une statue* devrait prendre l'affiche à Montréal dans les premiers mois de 1991.

BRUCE BERESFORD. Couronné d'Oscars grâce à *Driving Miss Daisy*, ce très surestimé réalisateur d'origine australienne a passé l'automne au Québec, plus précisément au Saguenay où il a tourné *Black Robe*. Rendez-vous en 1991 pour ce long métrage à caractère historique, premier film canadien de son auteur.

BERNARDO BERTOLUCCI. La superstar mondiale des metteurs en scène a eu une année occupée. D'abord, il a présidé le jury de Cannes qui, dans la tourmente, a couronné le sulfureux *Wild at Heart* de David Lynch. Ensuite, il a terminé *Un thé au Sahara*, somptueuse adaptation du roman de Paul Bowles qui fut lan-

cée en France en toute fin d'année. Après le remarquable succès critique et public de son *Dernier empereur*, Bertolucci a vu la situation s'inverser : la critique lui a reproché d'avoir fait un film touristique tandis que le public s'est ennuyé devant ce couple d'intellectuels partis à la recherche d'eux-mêmes. Un autre rendez-vous pour 1991.

LUC BESSON. Un véritable phénomène, celui-là. *Nikita* a fait des ravages, ici comme en France, et on en a profité pour ressortir *Le Grand bleu* (en version longue) et *Le Dernier combat* (son premier film, qui à l'époque avait connu une distribution confidentielle). Il y a un véritable culte Besson chez les jeunes, qui ont fait de lui leur porte-étendard (devant Beineix, dont l'étoile n'est plus aussi haute).

NICOLAS CAGE. On savait déjà que le neveu de Francis Coppola était un grand acteur, mais voilà qu'après *Wild at Heart* de David Lynch on se demande jusqu'où il va aller. Son interprétation de *Love Me Tender* dans le film de Lynch aurait fait pâ-

lir Elvis.

KEVIN COSTNER. Si on a peu vu ce merveilleux acteur cette année (*Revenge*, de Tony Scott ne lui a pas of-

JACQUES DEMY. L'un des grands disparus de 1990. L'auteur des *Parapluies de Cherbourg*, de *Lola*, d'*Une chambre en ville* et de *Trois places pour le 26* nous a quitté, et avec lui la petite musique qu'il était seul à fredonner. On ne réalise pas encore l'ampleur du vide que Demy laisse



dans le cinéma français. C'est un vide impossible à combler car Demy, comme Bresson, Godard, Tati et Truffaut, est unique et inimitable. Sa femme, Agnès Varda, nous livrera en 1991 un beau témoignage de l'amour qu'elle portait à Jacquot, puisqu'elle termine actuellement un long métrage sur lui : *Évocation*.

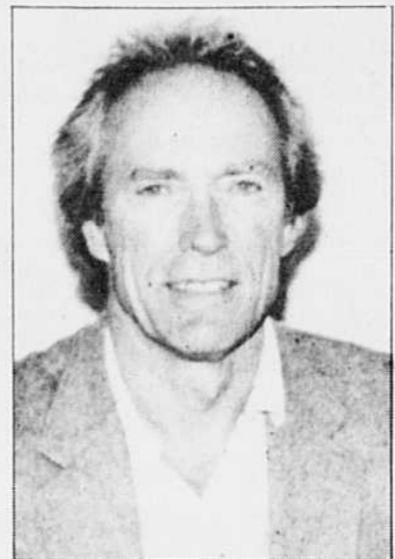
MANOEL DE OLIVEIRA. Le vieux bougre a encore frappé. À 82 ans, le plus jeune (d'esprit) des réalisateurs portugais nous a livré le seul véritable chef-d'œuvre de l'année : *Nor ou la vaine gloire de commander*, incroyable illustration de l'histoire des défaites militaires du Portugal. De Oliveira, qui a signé son premier long métrage à 34 ans et son second à 45 ans, en a signé huit (et que des œuvres qui comptent dans l'histoire du cinéma) depuis qu'il a atteint l'âge officiel de la retraite. Un phénomène !

GÉRARD DEPARDIEU. Son *Cyrano* a créé l'événement, réconciliant du coup les exigences du commerce et celles de la culture (avec un grand K, comme diraient Ding et Dong). Peut-être les fines bouches reconnaîtront-elles enfin en Depardieu le plus grand acteur français d'après-guerre. Après le prix d'inter-



prétation à Cannes, sa prestation devrait lui mériter un César et, peut-être, une nomination aux Oscars (il referait ainsi le coup d'Adjani dans *Camille Claudel*, et préparerait sa rentrée américaine dans *Green Card*, de Peter Weir, qui sortira l'an prochain). Tout cela sans compter que Depardieu est aussi l'une des stars d'*Uranus*, l'adaptation du roman de Marcel Aymé que signe Claude Berri et qui est le succès de décembre, à Paris.

JOHNNY DEPP. Il y a un an, il n'était connu que des adolescentes abonnées aux magazines de minis-tars. Aujourd'hui, il est l'un des jeunes acteurs les plus en vue du cinéma américain, puisque deux des auteurs les plus singuliers de l'industrie en ont fait leur vedette : John Waters a imposé sa frimousse de délinquant angélique dans *Cry Baby*, tandis que l'inventif Tim Burton l'a rendu plus mystérieux dans *Edward Scissorhands*.



CLINT EASTWOOD. L'ancien maire de Carmel a eu une année occupée. Deux films interprétés et réalisés, l'un dans sa branche auteur (*White Hunter, Black Heart*), l'autre dans sa branche plus commerciale (*The Rookie*). Une fois de plus, Eastwood démontre qu'il est une des rares valeurs sûres du cinéma américain.

ANDRÉ FORCIER. On n'a pas fini d'entendre parler du petit-fils illégitime de Jean Vigo. Son *Histoire inventée*, qui remporte un succès commercial inespéré, ouvrira la prochaine Quinzaine des réalisateurs, à Cannes. Pour Forcier, ce sera un



quitté ou double. Soit la critique française le découvrira enfin, soit elle refusera de voir en lui l'auteur que la critique québécoise défend depuis si longtemps. À l'échelle locale, il faudra surveiller la course au prix L.E. Quimet-Molson alors que Forcier et le nouveau venu Olivier Asselin se feront la lutte.

AVA GARDNER. *La Comtesse aux pieds nus* nous a quitté. Le Larousse du cinéma commence l'article qu'il lui consacre en disant : « Ava Gardner est très belle, terriblement humaine et vulnérable. » Voilà qui décrit bien celle qu'on a aimé dans des films comme *The Killers* de Siodmark, *Mogambo* de John Ford et *Night of the Iguana* de John Huston. Elle avait 68 ans.

JEAN-LUC GODARD. Quelques lignes seulement pour dire que Godard *is alive and well* et que sa rencontre avec Alain Delon fut des plus heureuses. On espère cette *Nouvelle Vague* en salle au cours des premiers mois de 1991.



GRETA GARBO. Dieu a rappelé la Divine. De *La Rue sans joie* de Pabst à *Blonde Vénus* de von Sternberg, de *La Reine Christine* de Mamoulian à *Ninotchka* de Lubitsch, de *Grand Hotel* de Golding au *Roman de Marguerite Gautier* de Cukor, l'image de Garbo demeure, inaltérable. Elle était l'un des trois ou quatre grands mythes du cinéma, l'une des personnalités marquantes de ce siècle.

VITALI KANEVSKI. L'auteur de *Bouge pas, meurs et ressuscite* restera comme la grande révélation de l'année 1990. Tout frais sorti de la perestroïka, Kanevski a jeté un regard neuf sur le lourd passé soviétique, et s'est donné l'étiquette de cinéaste à suivre.

CHARLOTTE LAURIER. Elle était du *Party* de Pierre Falardeau, elle était d'*Une histoire inventée* d'André Forcier, Charlotte Laurier a définitivement marqué l'image du cinéma



québécois de 1990. Du coup, on a réalisé qu'elle était devenue une actrice plus complète, une vraie actrice de cinéma.

DAVID LYNCH. Il est l'idole des étudiants de cinéma, la figure de proue du jeune cinéma d'auteur à l'américaine. David Lynch fera école et son esthétique flamboyante, comme sa liberté narrative, devrait générer de nombreux avatars. *Wild at Heart* et la série télévisée *Twin Peaks* lui ont permis de grimper au rang des superstars. Une année faste !



IDRISSA OUEDRAOGO. Il y a deux ans, pratiquement personne ne connaissait ce jeune Burkinabé. Puis il y a eu *Yaaba*, l'un des beaux films de l'histoire du cinéma africain, et cette année *Tilai*, qui lui a valu le Grand prix spécial du jury à Cannes. Il termine actuellement le premier feuilleton de l'histoire de la télévision africaine, et devrait aussitôt enchâsser avec un autre long métrage. Jamais vu un cinéaste africain aussi prolifique.

AL PACINO. Un choix local : la venue de Pacino à Montréal a égayé notre mois d'octobre, même si son film chéri, *The Local Stigmatic* de David Wheeler, a laissé perplexe. Mais il ne faut pas oublier que Pacino a fini l'année avec un *comeback* dans le rôle qui a marqué sa carrière, celui de Michael Corleone dans *The Godfather III* de Coppola.

SERGUEÏ PARADJANOV. Tristement, alors que le dégel lui promettait des jours meilleurs, voilà que le cinéaste symbole de la répression envers les artistes en URSS s'est éteint à l'âge de 65 ans. Impossible d'oublier les illuminations de *Sayat Nova*, de *La Légende de la forteresse de Souram* et de ses autres grandes œuvres.

JULIA ROBERTS. Elle est à l'origine du succès le plus étonnant de l'année : *Pretty Woman*, de Gary Marshall. Aux États-Unis, en France et au Québec comme ailleurs, cette petite comédie romantique a fait courir les foules. Les producteurs doivent tout à la nature pétillante de cette actrice au sourire invitant. On l'a revue dans *Steel Magnolias* d'Herbert Ross, et pour la nouvelle année on lui souhaite de rencontrer un vrai metteur en scène.

WINONA RYDER. De *Heathers* à *Edward Scissorhands* en passant par *Mermaids*, elle est la star montante d'Hollywood. Un beau visage anguleux, des yeux dans lesquels on souhaite se perdre et un véritable tempérament d'actrice, voilà qui devrait lui permettre d'aller loin, très loin.

MARTIN SCORSESE. Une belle année sous les trois espèces. D'abord comme réalisateur : la belle réussite de *Good Fellas*, qui lui procure enfin le succès commercial dont il avait besoin et qui devrait lui amener quelques Oscars. Ensuite comme acteur : une petite mais jolie apparition en Van Gogh dans *Rêves* de Kurosawa. Enfin comme producteur : on devrait voir bientôt *The Grifters*, de Stephen Frears, sa première production.



DELPHINE SEYRIG. L'année dernière à *Marienbad* et *Muriel* de Resnais, *India Song* et *Baxter*, *Vera Baxter* de Duras, *La Voie lactée* et *Le Charme discret de la bourgeoisie* de Bunuel, *Jeanne Dielman* et *Golden Eighties* d'Akerman. La belle dame à la diction inimitable est partie.



fert son meilleur rôle), c'est qu'il est devenu cinéaste. *Dances With Wolves*, sa première réalisation, est un coup d'envoi remarquable qui le place au rang de favori (avec Scorsese) dans la course aux prochains Oscars. Avec ce film il devrait rejoindre Orson Welles et Warren Beatty dans le club des trois nominations pour un seul film et une seule tête (meilleur film, meilleure réalisation, meilleur acteur). On attend la suite.

**GRAND PRIX SPÉCIAL DU JURY**  
Festival des Films du Monde

Le sort de chacun des personnages nous concerne tellement qu'on quitte la salle la gorge serrée et avec le regret de les abandonner.  
En deux mots, «Mery pour toujours» est un film superbe, un film qui prend aux tripes. ■ FRANCO NUOVO. LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«Mery pour toujours» est basé sur des faits vécus.  
Les mots sont crus : certaines scènes sont très violentes. Un très beau film, touchant et puissant. ■ DENISE MARTEL. JOURNAL DE QUÉBEC

MARCÓ RISI  
MICHELE PLACIDO  
**MERY POUR TOUJOURS**  
VERSION FRANÇAISE  
MERY per sempre

CLAUDIO AMENDOLA • GIULIOLA BIELLA  
— NURELO GRIMALDI — — CLAUDIO BONNATO — — MARCO RISI

Le PARISIEN 12-30-2-40-4-55-7-9-20  
MAG. STE. CATHERINE W. MAG. USA

UNE PRÉSENTATION DE BELL CANADA

« Frissons garantis ! »  
O. Tremblay, *Le Devoir*

« Une radiographie fascinante et spectaculaire de l'état de la planète Terre. »  
R. Homier Roy, *CKAC*

« Un beau manifeste en faveur de la Terre. Spectaculaire ! »  
C. Deschênes, *Montréal ce Soir*

# PLANÈTE BLEUE

Un nouveau regard sur la Terre. Le tout dernier film IMAX.®

**IMAX**

Le cinéma IMAX au Vieux-Port de Montréal, angle de la Commune et Saint-Laurent • Métro Place-d'Armes • Renseignements : 496-4629

Bell CMC/73AM CITE 103.1 CFTM CFCF600 CFQR92.5

EN VENTE CHEZ  
ADMISION  
(514) 522-1245  
1-800-361-4595

ÉPILEPSIE

Participez avec nous dès maintenant

Communiquez avec votre association locale

Le théâtre en 1990

# Du dernier délire au premier échange

Robert Lévesque

AMORCÉE en force par une nouvelle jeunesse, l'année théâtrale 1990 s'est achevée en force avec une valeur sûre. De Jean-François Messier à Paul Claudel, quoi ! ou, si vous préférez, du *Dernier délire permis* au premier *Échange*. Une boucle de générations.

J'ai aimé en effet, mais alors là sans réserves, les deux spectacles extrêmes de 1990 : celui qui à La Licorne avait ouvert le chemin de 90, *Le Dernier délire permis* qui entrainait sans cogner dans la maison de *Don Juan*, et celui qui l'a fermé, samedi dernier au Café de la Place, avec la sobre et splendide production de la première version de *L'Échange* de Claudel, signée Daniel Roussel.

D'un côté la relève, avec une équipe inconnue qui a su trouver à petits moyens la magie du théâtre en s'appropriant le plus vieux plaisir du monde (l'amour), et de l'autre la maturité professionnelle à tous crins avec des comédiens comme Nolin, Boies, Béland et Durand (inoubliable quatuor) sous la direction d'un metteur en scène qui sait lire et servir un texte (oui, c'est rare).

Entre ces deux plaisirs, partout ailleurs, mon coeur a balancé toute l'année, de salle en salle, de soir en soir, plus souvent déçu que ravi parce que l'année théâtrale, tout compte fait, n'a pas été l'une de ces

années fortes mais plutôt une année incertaine où la création a peu ébloui, où le répertoire a tiré de la patte.

Une dramaturgie est d'abord forte de ses créations. À ce chapitre, avec la variation du groupe Momentum sur *Don Juan* et *Le dernier délire permis*, il faut parler du travail de Dominic Champagne qui, avec *La Répétition*, a aussi impressionné. Sylvie Drapeau y était une actrice exaspérée qui voulait casser son image et réparer son âme en montant le *Godot* de Beckett. À la salle Fred-Barry, Champagne avait réussi à installer une sorte de fil passionnel entre le jeu et la réalité. On y découvrirait tout le talent de Norman Helms dans la peau d'un des deux célèbres clochards de Beckett.

Intéressant essai, aussi, du côté d'Espace Go où, malgré un texte aux arêtes mal ajustées, Alice Ronfard faisait de *Billy Strauss*, de Lise Vaillancourt, un spectacle intéressant, dont le thème de fond était, comme *La Répétition*, comme *Le dernier délire permis*, le théâtre. L'idée même du théâtre est sans doute le thème le plus récurrent des créations de 1990.

On retient peu de choses, par ailleurs, des principales créations qui étaient attendues, celles de René Gingras dont *La compagnie des animaux* est un pénible souvenir, de René-Daniel Dubois dont la préciosité mimétique de *Et Laura ne ré-*

pondait rien était d'une lourdeur de plomb, d'André Jean dont *Le Futur antérieur* était bien scolaire, et de Jean-Pierre Ronfard dont *L'Apocalypse de Jean* laisse un arrière-goût de pensum de spectateur.

Les plus graves échecs, du côté de la création, viennent étrangement des plus gros noms, ceux de Michel Tremblay et Robert Lepage. Ces deux spectacles, *La Maison suspendue* et *Les plaques tectoniques*, ont attiré de vastes publics et au guichet sont sans doute des réussites. Mais la critique n'est pas là pour jauger les ventes de tickets. Tremblay a livré sans doute sa pièce la plus faible en carrière. Cette rencontre de générations dans la maison de Duhamel n'apportait rien de plus à son univers dramatique et apparaissait totalement bancale avec l'insipide groupe « actuel » et le folklorique groupe de 1910. La mise en scène de Brassard ne sauvait rien. Et Millette cabotinait comme au Théâtre des Variétés.

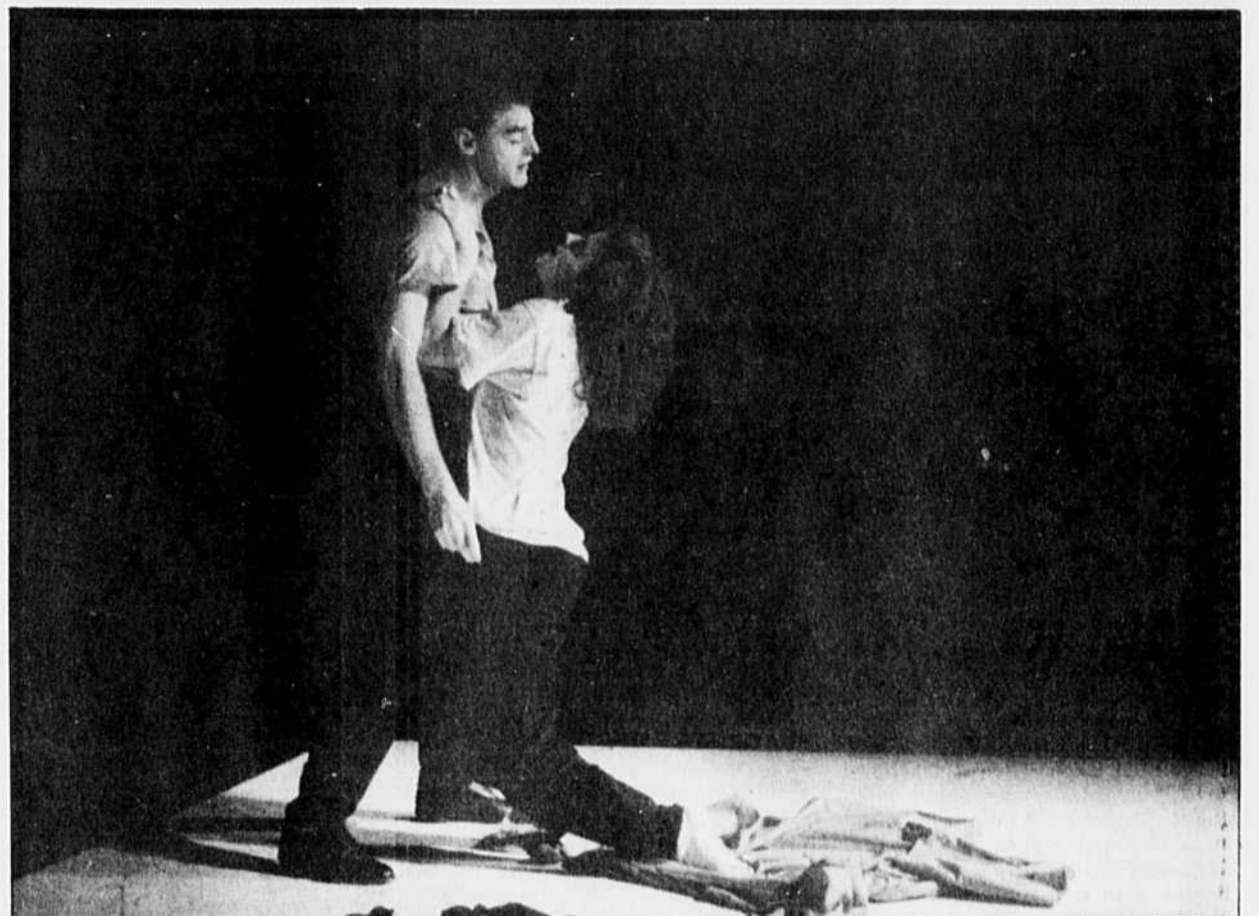
Robert Lepage a poursuivi sa route hasardeuse des *Plaques tectoniques*, ce work-in-progress qui s'est rendu de peine et de misère jusqu'à Glasgow. Jamais jusqu'à maintenant, le créateur de *Vinci* n'avait été si visiblement en panne de matière dans sa galerie d'images. Il faudra vite qu'il passe à autre chose.

Il faut faire une place à part à un spectacle superbe qui est sans doute une création, quoiqu'il reprenne des textes créés en Allemagne il y a quelques années, ceux de Heiner Müller sur le thème de Médée. Gilles Maheu, qui a encore une fois touché juste (après *Le Dortoir* qui vient de faire le tour du monde), a donné avec *Rivage à l'abandon* un des plus beaux moments de théâtre de l'année 90. Au Musée d'art contemporain, qu'il a investi, Maheu a orchestré un oratorio étrange et recueilli (avec une figuration de non-acteurs) sur fond d'histoire du monde.

Du côté du répertoire, où se côtoyaient des titres québécois (*Ah ah !*, *Bousille*, *Émilie*, *Votre fille Peuplesse*) et des titres du théâtre européen, il faut d'abord retenir la belle réussite de *L'École des femmes* de Molière dans la mise en scène (et pratiquement l'adaptation) de René Richard Cyr. Le TNM a offert avec ce spectacle un de ses Molière les plus inspirés. Dans un décor mi-couvert abandonné mi-prison délabrée de Claude Goyette, Cyr a finement coloré de noir cette pièce ambiguë dans laquelle brillait la lumière d'une actrice dans les yeux d'Agnès, Anne Dorval.

Sur la même scène, *La puce à l'oreille* de Feydeau était follement défendue par une distribution titillée par le metteur en scène André Montmorency. On frôlait le cabotinage, mais le plaisir était grand et le rythme trépidant. Normand Chouinard et les autres menaient l'affaire avec un grand professionnalisme.

À la NCT, Lorraine Pintal a signé un Molière assez froid mais fort intelligent. Ses *Femmes savantes*, dans un décor bellement dépouillé de



Le dernier délire permis de Jean-François Messier.

Danièle Lévesque, se heurtaient à l'ambiguïté de la pièce et il est difficile de négocier cette comédie qui se veut un peu sérieuse. Pintal, avec une Monique Leyrac excellente en Béatrice, a fait au mieux mais a peut-être manqué d'une grâce en plus.

Sa grande réussite, en 90, Pintal l'a trouvée avec la reprise de *Ah ah !* de Réjean Ducharme. Toujours avec Danièle Lévesque, qui signait là le décor le plus formidable de l'année.

Avec Shakespeare (*Hamlet*), Corneille (*L'Illusion comique*), Ilugo (*Ruy Blas*), on alla de désastre en désastre. Olivier Reichenbach a erré en tentant de proposer un prince de Danemark « qui agit avant de réfléchir » (c'est lui qui l'a écrit), et il a fait raler à Marc Béland un grand rendez-vous; André Brassard a manqué de doigté et d'énergie pour la métaphore comique de Corneille, et Guillermo de Andrea s'est carrément cassé la gueule avec un Hugo déprécié et une distribution endormie.

Il y a de l'essoufflement chez les metteurs en scène de cette génération, alors qu'une relève est déjà là, piaffante. Gilles Maheu, René Richard Cyr, Alice Ronfard, Denis Marleau (*Cantate grise* était remarquable), Montmorency, Brigitte Haentjaens (son *Oh les beaux jours* à l'Espace Go est une réussite), Messier, Champagne, et une routière comme Filiatrault, tout ce monde là va vous étonner encore.

Il y a eu une relève chez les scé-

nographes, au début des années 80, il y a maintenant une relève chez les metteurs en scène. Chez les comédiens, notre force théâtrale première, chaque génération ou presque est une relève.

D'Anne Dorval à Françoise Faucher, ou de Norman Helms à Jacques Godin, on trouve des dizaines de comédiens remarquables et l'année 1990, comme toutes les autres, a été très riche. André Montmorency dans *Bousille et les justes* (la meilleure mise en scène de Brassard en 90), Julie Vincent dans *Votre fille Peuplesse par inadvertance*, Marie Tifo dans *Ah ah !*, Yves Jacques dans *La puce à l'oreille*, Danièle Panneton dans *Cantate grise*, Henri Chassé et Gildor Roy dans *Ténor demandé*, tous ces acteurs donnent au théâtre québécois ses premières qualités.

On ne peut sortir de 1990 sans penser à l'un de ces acteurs québécois immenses, Jean Duceppe, décédé il y a peu. Son interprétation de Willy Loman dans *La mort d'un commis-voyageur* d'Arthur Miller demeurera la référence. Il laisse une compagnie de théâtre qui, depuis quelques saisons, fait des efforts pour relever le

niveau de ses affiches, ne s'en tenant plus aux inoffensives comédies américaines ou britanniques.

Alors que le Rideau Vert est en exil, au Théâtre Saint-Denis, en attendant l'ouverture de sa nouvelle salle, le Théâtre d'aujourd'hui s'apprête à passer du fond de cour de la rue Papineau à la rue Saint-Denis-en-haut où un ancien cinéma est en voie d'être complètement recyclé en théâtre. L'année 90 a été celle de Marcel Masse, d'une certaine façon. On a vu le ministre fédéral sur bien des photos, chèque en main, entouré d'acteurs. Dans une mise en scène, on aurait trouvé son jeu un peu « appuyé », mais enfin.

Parlant déménagement, il y en a eu un fatal. Celui de *La Charge* de Gauvreau qui avait triomphé au Quat'Sous et qui a eu toutes les misères du monde à se rendre à sa dernière au Nouveau Monde. Il y a de ces mystères, au théâtre...

Bref, une année comme une autre, mais dans laquelle je garde un souvenir précieux : Anne Dorval dans la dernière scène de *L'École des femmes*, cheuveux au vent, et les yeux pleins de vie. Des minutes rares.



L'Échange, un succès au Café de la Place.

## Henri Dès, l'irrésistible

Henri Dès

Spectacle pour enfants. Mise en scène: Hubert Drac. Éclairage: Stéphane Migné. Réalisation de l'éclairage: Pierrick Destraz. Régie: Mary-Josée Destraz. Au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts jusqu'au 30 décembre.

Lyne Crevier

COMPLÈTEMENT anachronique et carrément irrésistible, truffé de bonnes vieilles chansons ou d'histoires au goût du jour, le récit d'Henri Dès emporte le morceau de bout en bout.

Du parterre au balcon de la salle Maisonneuve, des papas, des mamans, des enfants, jusqu'à des bébés « qui sont passés en fraude » y vont de leur couplet, frappent des mains, font la vague, etc.

L'attention des moufflets diminue-t-elle ? Qu'à cela ne tienne ! Henri, le magicien, a plus d'un tour dans son sac à malice. Il invite une fillette à monter sur scène avec lui. Stéphanie, tout de rouge vêtue et bottes blanches (justement, les mêmes couleurs que porte le chanteur suisse) s'en donnera à coeur joie dans le micro.

Adorable !

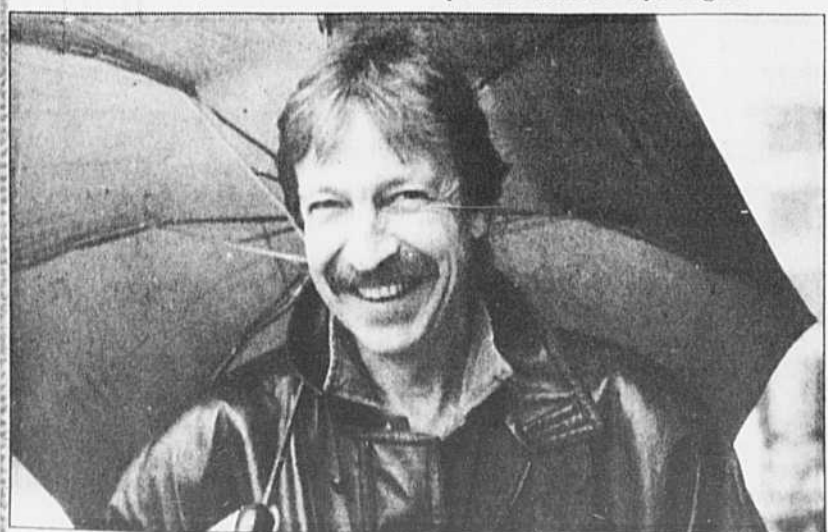
Henri Dès, l'auteur, n'aborde jamais le côté rébarbatif des choses : l'écologie, la morale, la guerre, la récession, la maladie ou la mort. Au tableau d'honneur du monsieur moustachu, plutôt la fatigue, la petite frustration, les vétilles, les vêtements volatilisés. Vont encore recevoir de sa part un traitement particulier, la fourmi, la pie, le chien, la soeur, le frère et cie.

Le récit du fantôme, avec bruits insolites et effets spéciaux, et celui du tambour, avec force roulements forment le suc du spectacle.

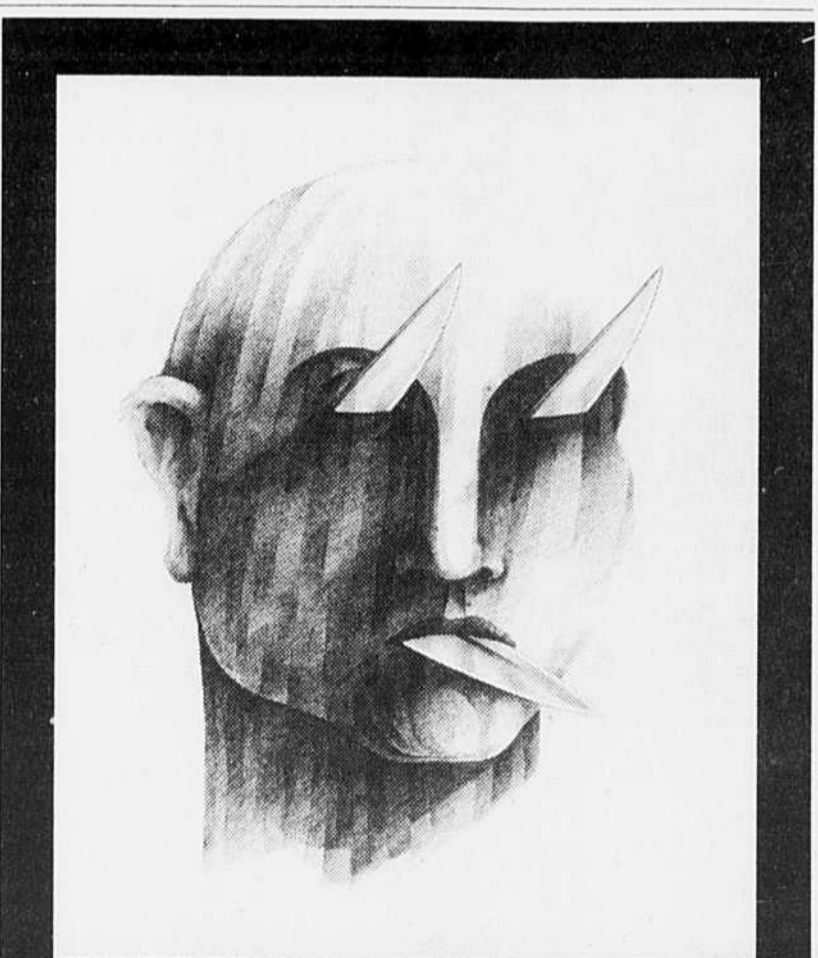
L'artiste reprend ses propres succès, mais également de bonnes vieilles chansons d'hier : *Ne pleure pas Jeannette*, *La serpette*, etc.

Ainsi va la vie avec Henri : que des refrains et des paroles faciles à mémoriser. Il sait donc rester simple en toutes circonstances. Il peut même faire chanter la salle entière en canon avec une aisance déconcertante.

Sur scène, un éclairage des plus rudimentaires lui joue des tours et très peu d'accessoires, une guitare, un tambour, une baguette, suffisent au bonheur d'Henri, dit l'asperge. Et que dire du nôtre ! Ça baigne.



Henri Dès : rester simple en toutes circonstances.

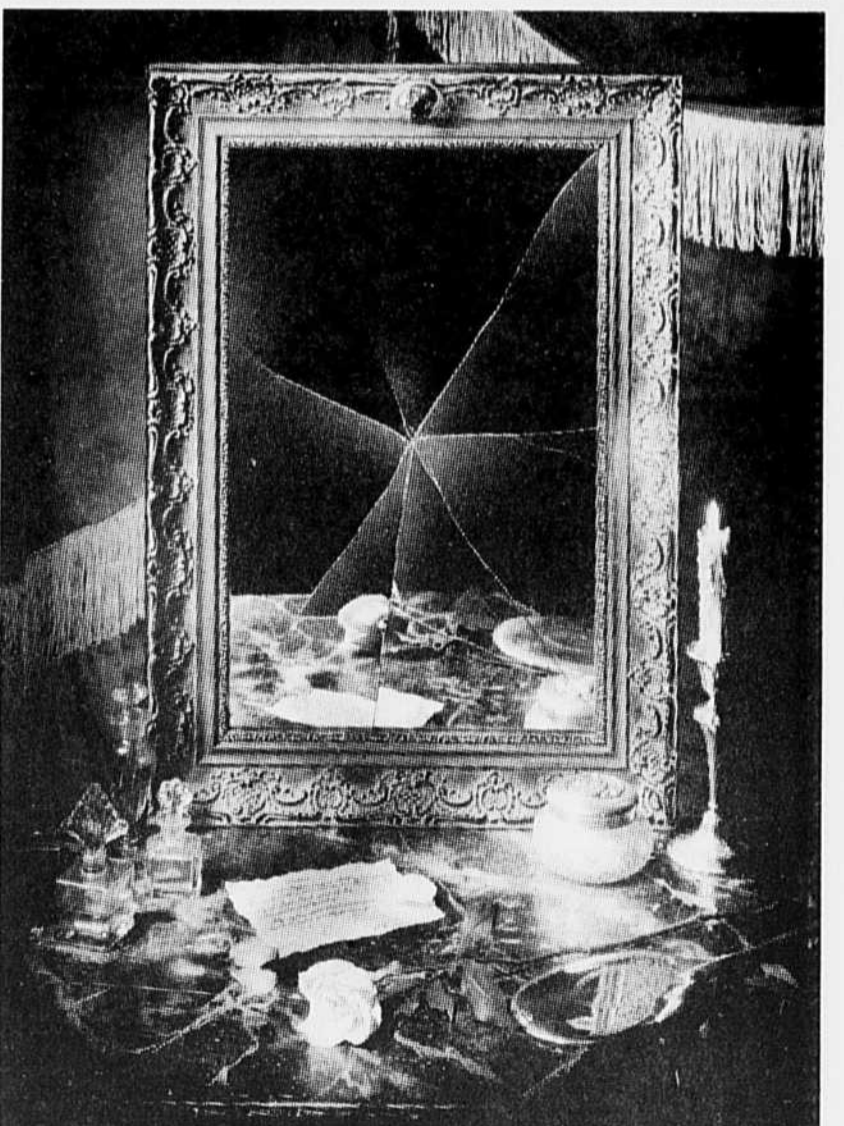


Dans la solitude des champs de coton

ESPACE GO THEATRE **KOLTÈS**

mise en scène de Alice Ronfard avec René Gagnon et David La Haye DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER À 20H00 - 5066, RUE CLARK RESERVATIONS: 271-5381 ET RESEAU ADMISSION: 522-1245

LE DEVOIR



**The PHANTOM of the OPERA**

de ANDREW LLOYD WEBBER

mis en scène par HAROLD PRINCE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

Seulement trois mois

du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992

Avant premières: 12 et 13 novembre 1991 Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE FANTÔME (514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie) GROUPES (20 personnes minimum) TÉLÉPHONEZ: (514) 874-9153, au Québec; (416) 925-7466, en dehors du Québec.

SOUS LE PARRAINAGE DE

AGENCE DES ARTS Cartes PEPSI

Tous les spectacles sont présentés en anglais.

ENREGISTREMENT PAR LES ARTISTES CANADIENS D'ORIGINE EN VENTE PARTOUT sur disque compact, cassette, et microsillon de PolyGram

Le plaisir des Livres

Georges Dor et Raymond Lévesque

Quand les chansonniers se frottent au roman



Jean BASILE Lettres québécoises

LES CHANSONNIERS québécois des années 70 ont toujours été indépendantistes, nostalgiques et sentimentaux.

GEORGES DOR a beaucoup publié. Ses livres ont tous des qualités de cœur qui réchauffent comme un vieux poêle quand il ronfle bien.

Causapsal sera bouleversé quand Neige lui fera une pipe. Il lui semble alors qu'elle se dégrade et qu'il est trop égoïste.

Ce ne serait qu'une histoire banale de passion et un adultère supplémen-

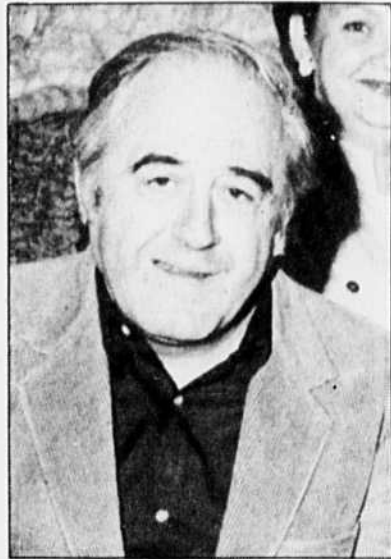
taire, si Georges Dor avait eu dix ans de plus ou dix ans de moins. Mais il est à l'âge exact où on se souvient, dans sa propre chair, de ce qu'étaient la vie sentimentale et sexuelle au Québec en 1950.

Causapsal est donc un enfant des collèges classiques de naguère. Il a conservé la foi (les scrupules devraient-on dire) d'autrefois.

Causapsal sera bouleversé quand Neige lui fera une pipe. Il lui semble alors qu'elle se dégrade et qu'il est trop égoïste.

On voit le genre. C'est la pharissienne et l'agneau. C'est du Mauriac qui est, naturellement, l'auteur préféré du héros de Georges Dor.

« son corps n'avait plus le frémis-

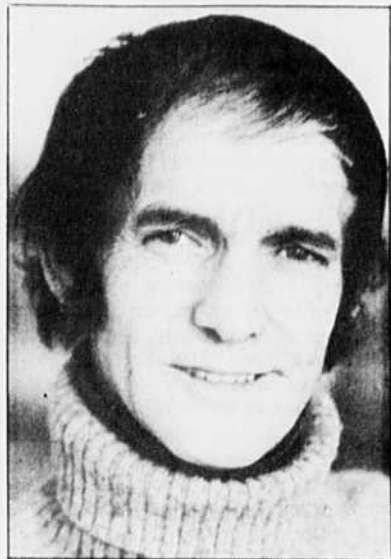


Raymond Lévesque

sement de la jeunesse » et que, je cite : « elle n'avait plus l'âge d'enfant », comme dans la Bible.

Comble de délicatesse masculine, c'est à elle que Causapsal fera sa première confession en détail, sauf qu'il ne lui dira pas le nom de sa fille.

Comme il se doit pour un chrétien de cet acabit, tout se terminera à la Trappe d'Oka qui, dans le cas présent, ressemble à un substitut distingué de la taverne antique.



Georges Dor

une de ces fameuses retraites de naguère. C'est là qu'il relira son journal et les lettres passionnées que Neige lui a écrites.

Les parents paysans, la crise, l'exode vers la « ville tentaculaire », la pauvreté et la longue ascension sociale de ce fils de paysans qui doit affronter les temps modernes, etc.

Dor donne toutes les chances à son héros. Des deux amants, c'est elle qui aime le plus car Causapsal n'a jamais pensé à quitter sa femme pour elle.

Tout se termine par un autodafé. Causapsal brûlera la documentation compromettante et fera sa seconde confession à un moine cette fois.

Que deviennent Neige, Blanche, Odile qui est la femme de Causapsal et dont George Dor ne dit rien si non qu'elle a des formes « moulées et légèrement rondes » ?

Georges Dor aurait pu s'empêtrer dans ses soutanes, ses pipes et ses jeunes filles qui titillent le désir des jolissies de 50 ans en jouant du violoncelle.

Causapsal est un personnage plutôt odieux bien qu'on comprenne ce

en quoi il peut plaire à certaines femmes qui aiment que les hommes se déchirent et se confessent dans leurs courtines.

RAYMOND LÉVESQUE n'a pas de Georges Dor. La vie est triste, oui, mais c'est aussi une farce car les êtres humains ne changeront jamais.

D'abord les amis, puis un petit public. C'est alors qu'on rencontre un homme de main et le discours se fait plus persuasif car, après tout, un argument plus un coup de poing, c'est ce qu'il y a de plus déterminant.

Il neige, amour... Georges Dor, roman, 200 pages, Québec-Amérique, Montréal 1990.

De Voyages et d'orages, Raymond Lévesque, récit, 134 pages, l'Hexagone, Montréal, 1990.

De bons sentiments et une bonne histoire



Lisette MORIN Le feuilleton

Catherine Courage Jacques Duquesne Paris, 1990, Grasset 272 pages.

JACQUES DUQUESNE. Profession : journaliste, cofondateur du magazine parisien Le Point. Comme souvent, chez les confrères français, Duquesne est aussi, et non pas accessoirement romancier.

Tout commence dans le nord de la France, dans un petit village appelé Fourmies, tout près de Dunkerque où est né Jacques Duquesne, en 1930.

Réticente, donc, dès le départ, parce que les romans fleuves, j'en ai eu un peu beaucoup mon compte, depuis les longues et interminables séries de Henri Troyat.

Soyez enfin libéré Cessez de fumer

toute honnêteté, de constater mon plaisir de lectrice... consentante, de chapitre en chapitre, suivant Catherine, l'accompagnant, admirative, dans le difficile apprentissage d'étudiante en médecine, à Paris.

Car, grand admirateur de Zola, Duquesne poursuit la tradition du grand roman populaire. Quand Catherine, aux dernières pages du roman, opère un vrai personnage de la cour des Miracles, dans une soupenne transformée en salle de chirurgie, c'est un exemplaire de Germinal qu'on glisse entre les dents du patient pour l'empêcher de crier.

D'ailleurs, autant sinon davantage que l'histoire, un peu trop exemplaire pour être tout à fait crédible, de la fille d'ouvrier qui devient médecin, c'est le Paris de cette époque, ses petites gens, son milieu bourgeois, insensible et frivole, le climat de l'École de médecine, les progrès, encore très lents, de l'asepsie dans les hôpitaux : c'est tout cela qui retient le lecteur puisque, journaliste avant tout (l'un des personnages du roman, Paul Grandjean, l'est aussi), Duquesne a bien été un documentariste sur tout ce qui touche l'époque, depuis le scandale des fonds obtenus par Ferdinand de Lesseps pour « sortir » du panier de crabes qu'est devenue l'affaire du canal de Panama, jusqu'à l'arrivée de l'électricité dans certaines grandes maisons et — à la toute dernière page, — à l'entrée en scène, et fort spectaculaire de « cette voiturette à deux places fabriquée par MM. Panhard et Levasseur »...

Vieux routier du reportage sur le vif, le romancier de Catherine Courage a soigné chacun des courts chapitres qui composent l'ouvrage. Notamment ses « chutes », toujours bien trouvées et qui paraissent — c'est ça le métier ! — naturellement amenées.

En ces temps de détente, les congés des Fêtes sont faits pour cela, un roman-roman étant sans doute le bienvenu. Qui ne fait sans doute pas progresser la littérature actuelle mais qui nous fait retourner, avec quelque nostalgie, au temps heureux du naturalisme. Qui séduisait les lecteurs sans décortiquer, désosser, et, en bout de piste, amaigrir la langue écrite. Sans doute le livre qu'il me fallait pour aborder — ce sera le sujet du prochain feuilleton — le monde flaubertien, grâce à Bouvard, Falubert et Pécuquet de l'essayiste-ethnologue Roger Kempf.

Jan Patočka, dissident martyr et philosophe

L'écrivain, son « objet » Jan Patočka P.O.L., 1990

L'art et le temps Jan Patočka P.O.L., 1990

Christian Allègre

LE NOM du philosophe tchèque Jan Patočka a surgi à l'avant-plan de l'actualité comme héros et martyr de la résistance et de la dissidence tchèques, au moment de sa mort, en mars 1977, au terme d'interrogatoires en prison.

Après le Printemps de Prague, interdit de publication, contraint d'enseigner clandestinement, Patočka (prononcer Patotchka) refuse toute concession à l'idéologie du régime communiste, voulant poursuivre sa tâche de philosophe spéculatif donc indépendant, et signa avec Vaclav Havel la Charte 77 dont il devint le porte-parole.

Il fut dès lors l'objet de la surveillance et des persécutions du régime, accusé d'« agent de l'impérialisme », de « naufragé politique et social »

alors qu'il ne faisait que mener jusqu'à sa conséquence politique la leçon de son maître Edmund Husserl : un appel à la raison critique comme fondement de la responsabilité individuelle de l'intelligentsia.

C'est donc dans le sillage de la phénoménologie husserlienne que se situent les travaux de Patočka. Il a été aussi le traducteur en tchèque de L'Esthétique de Hegel. On a pu lire récemment, alors que les travaux de Patočka paraissent en traduction, qu'en fait l'apport du philosophe à la philosophie a surtout été pédagogique. Je ne suis pas qualifié pour en juger, mais je me suis laissé guider par le fait qu'un philosophe d'héritage allemand, un élève isolé de Husserl dans un pays hostile à la philosophie, s'était penché sur l'« objet » de l'écrivain, de la littérature et de l'art en général.

N'est-il pas fascinant en effet, dans notre époque si morose, où des mots-phrases comme « confluence », « ironie », « solidarité » (j'emprunte ces trois-ci à Richard Rorty) évoquent, en-deçà de l'appel qu'ils prononcent, la tristesse des utopies avortées, l'enfer des combattants sur le champ de

bataille où plus rien ne reste debout, n'est-il pas presque attendrissant de voir qu'en un lieu particulier la philosophie a servi, a été parole vivante, ce tout récurrent, et, « constructive », a servi, a soutenu le feu d'une action et d'une cause vitales !

On ne s'étonnera donc pas que cet « objet » de l'écrivain, l'« affaire » de l'écriture, soit sa pratique créatrice et que cette pratique soit prise en compte dans « le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine » (c'est le titre de l'ouvrage où Patočka a exprimé les thèmes centraux de sa pensée).

L'écrivain, écrit Patočka, détourne le langage courant de sa visée objective et de celle du mythe, pour « élaborer une saisie individuelle du sens de la vie ». Il se distingue en cela du philosophe, du scientifique, du savant, du rhéteur, de l'historien. L'écrivain n'est pas seulement imaginaire et inventif, il est un « révélateur de la vie », au sens où « ce dont il y va dans cette saisie n'est ni le réel, ni la réalité, mais l'essentiel ».

Son terrain est donc la représentation de l'unique, non de l'universel, de l'essentiel, non de l'essence. Et

son langage n'est pas le langage conceptuel, mais le langage courant avec ses métaphores et ses figures. L'écrivain « spiritualise » le monde dans la vie, qui est monde des possibilités, en un monde particulier qu'il comprend et où il dévoile cependant la « totalité universelle des choses ».

Ce texte fut écrit en 1969. On voit quel acte de foi dans le rôle de l'écrivain il contient, position évidemment essentielle au lendemain du Printemps de Prague.

La plupart des textes publiés dans L'écrivain, son « objet » et L'art et le temps ont été écrits entre 1942 et 1973, mais surtout dans les années 60. L'art et le temps contient l'introduction à sa traduction de L'Esthétique de Hegel (il y rend compte de l'évolution du philosophe allemand au début de l'ère bourgeoise), des textes sur le romantisme, sur la spiritualité allemande à l'époque de Beethoven, sur la vision de la Renaissance par J. Burckhardt. L'écrivain, son « objet » contient des textes sur la tragédie antique, sur Tchekhov, Comenius et sur des écrivains tchèques qui nous sont encore peu connus, Capek, Macha.

Un regard élargi sur le Pop Art

LE POP ART Marco Livingstone Hazan

Jean Dumont

PARLER du Pop Art à partir de ce qu'il était en lui-même, plutôt qu'à partir des innombrables commentaires qu'il a suscités, était la ligne de conduite que s'était fixée Marco Livingstone. Décrire l'évolution et les avatars — aussi bien en Amérique qu'en Europe — de ce qui ne fut « même pas un mouvement au sens habituel du terme, puisque les artistes n'ont pas constitué de groupes ni publié de manifestes, et qui a été défini de façon si large et parfois si nébuleuse », voilà le défi qu'il avait à relever.

Ce magnifique ouvrage, publié chez Hazan, dans la traduction française de Dominique Le Bourg et de Caroline Rivolier, illustré de 360 excellentes reproductions, dont la quasi totalité sont en couleurs, rend parfai-

tement justice à l'entreprise.

Le défi n'était pas mince, si l'on tient compte — en plus des considérations précitées — du fait que les artistes, en général, ceux du Pop Art en particulier, se sont toujours fait un malin plaisir de se glisser sous la colle des étiquettes que leur apposent, pour leur propre commodité, les critiques et les historiens d'art.

Marco Livingstone étudie, avec un œil aussi neuf que possible, les fondements du Pop, son expression classique, sa période de maturité et l'héritage qu'il a laissé. Mais ce qui fait la particularité de cet ouvrage, c'est que sous des titres quelque peu provocateurs, comme Coca Cola Plan, Déchets bourgeois, Extinguished Match, ou Eat Dirt Art History, ce diplômé de l'Université de Toronto, actuel directeur de rédaction, pour les rubriques des XIXe siècles du McMillan Dictionary of Art, envisage les différentes périodes du Pop, non seulement dans leurs dévelop-

pements américains, mais aussi dans leurs composantes anglaises et européennes.

Et cela nous vaut, après une introduction sur le Pré-Pop, dans laquelle l'auteur retrouve des précédents et des caractéristiques du Pop dans des peintures du XIXe siècle (chez Courbet ou Manet, par exemple) et avoue ne pas pouvoir répondre à la question de la prédominance des mâles dans le développement de ce mouvement qui n'en n'était pas un, une excellente étude sur l'importance et l'influence de Jasper Johns, actuellement exposé au MBA, de Rauschenberg, et des prototypes américains des années 50. Il étudie ensuite les premières manifestations du mouvement en Angleterre, avec l'Independent Group, dont faisait partie Lawrence Halloway qui le premier, en 1958, utilisa le terme « Pop » dans une publication, et consacra de nombreuses pages à la production de Peter Blake.

Il est intéressant d'apprendre, à

propos des liens avec l'Europe, que la première manifestation, à la Galerie Sidney Janis de New York, de ce qui allait être connu plus tard sous le nom de Pop, se déroula sous la bannière de The New Realists, un titre qui venait du groupe parisien des Nouveaux Réalistes.

On tombe sur ce genre de confirmations, ou de découvertes, tout au long de ce livre passionnant et remarquablement illustré. Le Pop Art et ses grandes stars y apparaissent comme les témoins aussi bien que les acteurs d'un brassage d'idées et de comportements de société, beaucoup plus large et profond qu'on le pense habituellement. Dernier paradoxe : Livingstone fait remarquer que, dans cette société des objets et de leurs images, « ce qui a toujours dominé, dans le Pop Art, c'est sa dimension conceptuelle, qui, plus que toute autre considération d'ordre visuel, qui a permis de conserver la vigueur de son impact... »

Victor-Léry Beaulieu VOTRE FILLE PEUPLESSE PAR INADVERTANCE Dans le sillage de Beckett et d'Ionesco, Victor-Léry Beaulieu nous livre un bal masqué inaccoutumé, une Halloween de la détresse psychologique. 96 pages—10,95 \$

Claude Lapointe André Brassard STRATÉGIES DE MISE EN SCÈNE Un ouvrage captivant qui présente les multiples facettes de l'univers d'André Brassard, l'enfant terrible du théâtre québécois et l'un de nos plus grands metteurs en scène. Préfacé par Rita Lafontaine. 202 pages—19,95 \$

Dominic Champagne LA RÉPÉTITION Dans cette pièce qui a mérité le prix de l'Association québécoise des critiques de théâtre pour le meilleur texte de l'année, Dominic Champagne met en scène, avec tendresse et dérision, le mal de l'âme. 152 pages—14,95 \$

L'anneau du Nibelung L'œuvre de Wagner traduite et adaptée par Jean Marcel. 272 pages—19,95 \$

Richard Wagner L'ANNEAU DU NIBELUNG traduit et adapté par Jean Marcel. L'Anneau du Nibelung est sans aucun doute, avec le corpus des tragédies grecques de l'Antiquité, l'œuvre la plus puissante qui ait jamais été écrite. Magistralement traduit et adapté par Jean Marcel. 272 pages—19,95 \$

**L** le plaisir des Livres

# De l'étrange lucarne au refus de l'identité

## LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

**L'AFFREUSE TÉLÉVISION**  
Michel Lemieux  
Guérin littérature  
194 pages

CE PAMPHLET de Michel Lemieux, pas celui de l'écran humain, vise l'abus qu'on fait de la télévision. « L'individu qui git 20 heures par semaine devant son téléviseur à l'impression hautement mensongère d'explorer l'univers (...) En fait, son esprit tourne en rond autour du vide. Pendant ce temps de contemplation de l'étrange lucarne, son propre corps passe au ralenti, le système sensori moteur tourne à vide et en pure perte, le cerveau débranche, pour ainsi dire, la communication envers les autres. »



**PARFUMS DES ÉTÉS PERDUS**  
Claude Brami  
Gallimard  
378 pages

UN ROMAN qui commence par une phrase comme celle-ci : « J'ai perdu ma virginité à l'âge de douze ans et sept mois, au cours d'une partie de football », attire immédiatement l'attention. C'est le point de départ d'une évocation des étés perdus de l'adolescence qui sont, comme chacun sait, plus beaux que les autres puis que les désirs naissants les illuminent d'une couleur particulière. Claude Brami en profite pour brosser des portraits de personnages pittoresques dans une capitale d'Afrique du Nord.



**JESUIT JOE**  
Hugo Pratt  
Favre  
284 pages

LE CÉLÈBRE bédéiste père de l'aventurier Corto Maltese se lance dans le roman policier. « Dire que Jesuit Joe était bizarre et incompréhensible, c'était rester très réservé (...) Tout portait à croire que c'était le même homme qui avait abattu les frères Langlois et le sorcier Cree, puis taillé la main du père Lasalle avant de partir avec les Thorpe, brûlé la cabane, tué, déshabillé et mutilé les deux Blancs, et enfin, aux

dernières nouvelles recueillies ici à la réserve, exécuté de sang-froid six Indiens. »

**LES PIÈCES D'OR DE JAHANGIR**  
Satyajit Ray  
Presse de la Renaissance  
176 pages

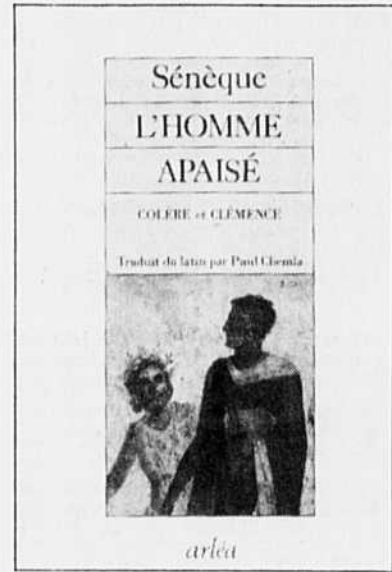
APRÈS le succès de *La nuit de l'indigo* et de *Autres nouvelles du Bengale*, le cinéaste indien propose dix nouvelles inédites où il joue avec le réalisme et le fantastique en mêlant la tradition et la modernité.

**L'HYPOTHÈQUE**  
Léon Bigras  
L'Hexagone  
228 pages

DANS ce roman familial autobiographique, Léon Bigras évoque la vie rurale d'avant le machinisme. Au milieu d'une famille de 11 enfants, Léon-la-lune tente de surmonter la peur que lui inspire son frère aîné Julien.

**L'HOMME APAISÉ**  
Sénèque  
Arléa  
190 pages

LES DEUX traités de Sénèque, *La Colère* et *La Clémence*, referme la pensée de ce grand stoïcien. « La colère est une courte folie. Comme une folle, elle ne sait pas se dominer, oublie toute pudeur, ne connaît plus ni parents ni amis, ne veut pas démentir de sa lubie, se barricade à la raison et aux conseils, s'excite pour des futilités, est incapable de distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste. »

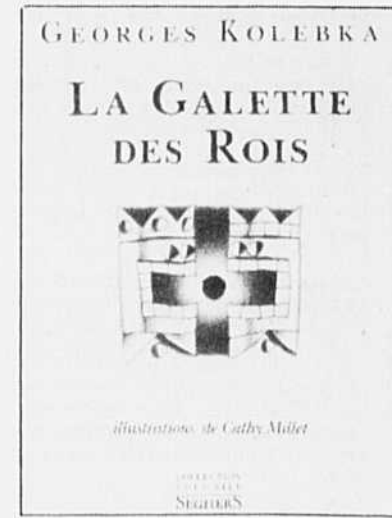


**LA COMMUNAUTÉ QUI VIENT**  
Giorgio Agamben  
Seuil  
coll. « La librairie du XXe siècle »  
120 pages

« QUE SERAIT une communauté sans présupposés, sans conditions d'appartenance, sans identité ? Peut-on imaginer une communauté faite d'hommes qui ne revendiquent pas une identité ? » C'est à ces questions insolites que répond cet essai.

**LA GALETTE DES ROIS**  
Georges Kalebka  
Seghers  
90 pages

« LE PAYS comptait sept rois, dont un qui n'existait pas. Il y avait le roi Gundalla, le roi Armouare, le roi Lourok, le roi Épuant, le roi Tarklav, le roi Tarte et le roi Etc. » Ainsi débute ce conte aux accents ubuesques.



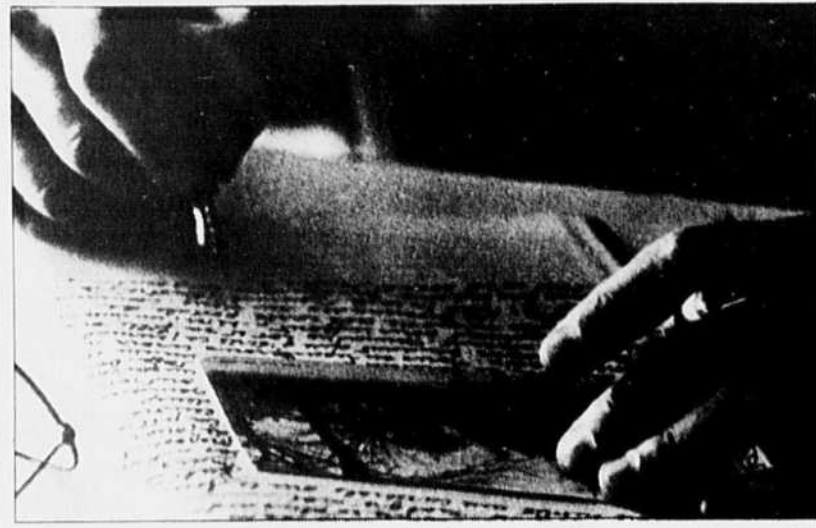
### Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

## Carnet 15

TOUT DE BON pour vous pour l'an qui s'en vient. Tout de bon pour Jean, Jean-François, Odette, Mitis, Nigra, France, Jean-Claude & Fabrizio, Tiepolo, Johanne & Lisette, Raymond & Richard, Léa, René, Normand, le second Yves, le troisième Yves, Nicole, Arlette, Marleine, Roch & David, Cosima, Laura & Émanuel (avec un seul « m »), Anne, Dominique, Jocelyne, et celles et ceux que j'oublie : la sincérité est oubliée. D'ailleurs pourquoi dit-on « mes vœux les plus sincères », est-ce nécessaire ? Ainsi ai-je toujours pensé que la *fausse modestie* était un pléonasme.

Tout de bon pour vous pour l'an qui carambole. Tout de bon pour Suzanne, Errol, Moussia & Jean-Pierre, Jean-Luc & Hervé, Henri, Eric, Guy, Daniel, Diane et Roger. Et Marc ? Et Laurent ? Et Guimauve ? Toutes celles et tous ceux qu'on voudrait saluer, proches ou lointains, si peu les « rusés », surtout les « simples ». On reconnaît un « rusé » en ceci qu'il refuse le bonjour au « simple ». Pour connaître la couleur d'un caméléon il faut le poser sur un autre caméléon. Ainsi les politologues se reproduisent-ils, à l'identique, sans qu'on puisse annoncer leur couleur réelle. Qui est qui ? Qui décide qui ? Où allons-nous ? Pourquoi opposer les « rusés » aux « simples », refaire le coup des bons et des méchants ? Le commerce des premiers n'a pas la qualité du bonjour des seconds. Tant



pis, allons-y, tout de bon pour vous tous, pour tout le monde avec un souhait de pouvoir à l'aube du troisième millénaire (l'an 2000, c'est démodé) saluer un monde réconcilié avec ses frontières, ses ressources, ses forêts, son eau de source, ses misères, ses fanatismes et ses famines. Tout de bon pour vous un monde meilleur, est-ce possible ? Dans ce pays tranquille (même s'il y souffle des tempêtes côté *cup of tea*) ne confondons jamais tranquillité et nonchalance. Le culte de l'horreur fait des ravages partout ailleurs. Tout de bon pour vous, *in perspective*, un de mes classiques favoris, on est, on nait, *romantique et sentimentale* ou pas. Il n'est plus question de morale mais d'éthique. Est-ce une solution, en termes de vœux, que de ne pas penser à ce que nous avons à affronter ?

Tout vient comme il faut aux âmes résolues. Où il serait question tant des migrants de l'extérieur que de ceux de l'intérieur, « l'univers en soi » de chaque individu, ses questions, ses attentes, ses désirs, ses solitudes,

quand elles virent ou versent, perverses, à l'isolement. Enfant, j'ai mis beaucoup de temps à apprendre à faire des soustractions. Le principe me révoltait. Et si je chante *que sont mes amis devenus, eux que j'ai de si près tenus, et tant aimés*, je me dis tout de bon pour celles et ceux qui souffrent, tout de mieux pour elles et eux, il y a tant de maux et celui-là, plus précisément, qui fait que l'on redoute, *amants, heureux amants*, d'avoir à recopier un carnet d'adresses devenu charnier. Et renvoyons les pourvoyeurs de rumeurs d'occasions perdues à leurs allusions. Tout de bon pour vous tous, pour un an neuf sans aucune illusion.

Tout de bon pour Michèle Richard dont on n'a plus aucune nouvelle depuis son *honeymoon* au Maroc. Tout de bon pour Venise Omnia Médias qui paraît-il est charmante dans l'intimité. C'était au printemps dernier, au temps des lilas en fleurs. J'étais descendu à la 1326 d'un hôtel dont Dieu est le propriétaire. Je me déplaçais avec ce que l'on appelle

curieusement un « arbre de Noël », perfusions \$ co. Tout de bon pour celles et ceux qui m'ont prodigué leurs soins. Je n'avais pas le droit de fumer dans ma chambre. Alors, j'allais à la rotonde, vue imprenable sur le parc des bonnes sœurs et sur le Mont-Royal, un parfum de lilas montait du jardin interdit d'accès. Je fumais donc une cigarette. Il y avait les habitués. Une dame, en déshabillé japonais vert, qui remontait toujours ses bas et qui, la voix rauque, se plaignait d'avoir mal à la tête ! On ne lui donnait plus d'aspirine. Elle fumait, fumait, fumait. « Et vous, d'où venez-vous ? » Je l'appelais la reine des Migraines. Quel beau geste à chaque bouffée. Il y avait aussi, droit comme un clocher, les pieds dans des chaussures d'un blanc immaculé, position de la reine Élisabeth II au derby d'Epsom, un représentant en graisses industrielles qui connaissait tous les hôtels de toutes les villes du Québec, « on m'aimait pas parce que je laissais des taches d'huiles sur les draps ». « Et vous, d'où venez-vous ? » Je l'appelais monsieur Cambouis. Le plus bavard était tombé d'un tracteur à la Baie James. C'était la première fois qu'il séjournait à Montréal, « c'est beau, il y a des routes qui passent au-dessus des routes ». Je l'appelais Baie James. Et puis il y avait la dame, très vieille, plus noire que chocolat, que l'on asseyait là et qui ne disait rien. Je ne lui ai pas donné de surnom, elle échappait à la distribution. Il y avait enfin la maman d'un monsieur de cinquante ans qui buvait café sur café, une maman en collant rose bonbon et tee-shirt en strass marqué Beverley Hills. C'était Beverley Hills. Alors, tout de bon pour la Reine des Migraines, monsieur Cambouis, Baie James, la dame sans nom, et Beverley Hills : tout désespoir n'est pas perdu. Tout de bon. Tout de vrai pour 91. Y.N.

## Du bébé à l'adolescente

### LITTÉRATURE JEUNESSE

Dominique Demers

**CACHE-CACHE BÉBÉ**  
Robin Kramer  
Collection Père Castor  
Flammarion, 1990.

« VIENS, nous allons jouer tous les deux », dit la maman de l'illustration à son bébé. Mais en réalité, tous les jeunes lecteurs d'images se sentent appelés : dans cet album, tout le monde joue à la cachette. Bébé est-il caché derrière les rideaux ou sous le fauteuil ? Chaque double page offre une foule de bonnes caches que les petites mains peuvent explorer tour à tour en soulevant des rabats de carton. Un livre surprise facile à manipuler. Pour les tout-petits.

**PETIT OURS A DISPARU**  
Jane Hissey  
Duculot, 1990.

AU DÉBUT du siècle, Alan Milne, le célèbre créateur de *Winnie-The-Pooh*, a compris que tous les enfants rêvaient de voir un jour s'animer leurs fidèles amis de peluche. C'est dans cette grande tradition que s'inscrit avec brio Jane Hissey. Ses récits épousent les contours de quelques lieux d'enfance — ici : jeux, pique-nique, gloutonnerie — et se parent des couleurs chaudes de l'amitié, de la tendresse et de l'entraide. Les amis

toutous sont dessinés de façon réaliste avec les détails de texture des fourrures, du cuir, du feutre et des tissus élimés. Aussi vieillit qu'exquis.

**JONATHAN ET LA POUDRE MAGIQUE**  
Ingrid Ostheeren  
Illustré par Agnès Mathieu  
Nord-Sud, 1990.

PENDANT qu'il farfouille dans le grenier, Jonathan Souriceau reçoit une douche de poussière argentée. C'est de la poudre magique et tous ses vœux seront maintenant exaucés. Après avoir réclamé une montagne d'emmental, il profite du sortilège pour faire la foire à la ferme : les cochons volent et les vaches valent, les poules sont musiciennes et les chèvres acrobates. « Enfin il se passe quelque chose ici », dit Jonathan réjoui. Les aquarelles d'Agnès Mathieu inventent un univers d'une douceur infinie où le merveilleux se laisse parfumer d'humour.

**LA VIEILLE MAISON BLEUE**  
Micheline Huot  
Illustré par Suzie Boisvert  
Collection Papillon  
Pierre Tisseyre, 1990, 108 pages.

C'EST son premier roman. Elle est enseignante et ça paraît. Non pas à cause d'un filon moralisateur ou didactique parcourant le récit mais

bien parce que tout, des lieux aux atmosphères en passant par les personnages, révèle une connaissance profonde des enfants. Un langage simple, beaucoup d'émotion, une sensualité investie dans la gourmandise, un peu de rêve et une « fin qui finit bien ». C'est un peu fleur bleue mais délicieux. L'histoire ? Celle de deux enfants unis par l'amitié mais séparés par une mer de conventions sociales.

**L'HÉRITAGE DE QADER**  
Philippe Gauthier  
Collection Jeunesse Pop  
Éditions Paulines, 1990  
123 pages.

UN AUTRE premier roman, en lice pour le prix du Gouverneur général. Il accuse quelques longueurs et des détours inutiles l'alourdissent mais l'auteur réussit à construire des atmosphères convaincantes. Un royaume de sorciers et de magiciens, fabuleux et affolant, surgit des mots et transporte le lecteur. À la mort de sa mère, le jeune Thémis hérite d'un anneau mystérieux et magique. C'est le point de départ d'une quête héroïque où les Bons devront triompher des Méchants.

**LE CERCLE DE PIERRES**  
Nancy Bond,  
Castor Poche senior,  
Flammarion, 1990, 494 pages.

À QUATORZE ANS, Penny se retrouve sœur aînée malgré elle. D'un coup. C'est l'histoire, ni idyllique, ni catastrophique, d'une famille reconstituée. Nancy Bond nous entraîne dans les jardins d'une adolescente, au cours de ce premier été d'une

nouvelle vie. Rien de banal. A l'étrangeté de la situation familiale s'ajoute celle d'un chantier archéologique assailli par des vandales et le roman psychologique se double d'un récit d'aventures avec suspense. Pour mieux séduire les adolescents, l'auteur tisse encore, en filigrane, une histoire d'amour aussi intense qu'éphémère.

**Bernard Andrès:**  
un regard englobant sur la littérature québécoise

Écrire le Québec: de la contrainte à la contrariété

Essai sur la constitution des Lettres

XYZ Éditions et documents 19,95\$

«Un semeur d'idées. (...) de la vivacité d'esprit. (...) une analyse très ingénieuse.» Jérôme Daviault *En toutes lettres Radio-Canada*

**estuaire**

estuaire  
septembre 1990 le premier numéro

la plus près possible

Des poèmes de  
FRANÇOIS CHARRON  
LOUISE DESJARDINS  
ANNIE MOLIN VASSEUR  
PIERRE MONETTE  
ANDRÉ ROY

Abonnement pour quatre (4) numéros 18 \$  
Abonnement étudiant/écrivain 20 \$  
Abonnement pour institutions 30 \$  
Abonnement à l'étranger 35 \$  
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$  
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$  
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$

Nom.....  
Adresse.....  
Code.....  
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

choix emballages-cadeau  
accueil

**LIBRAIRIE HERMÈS**

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal H2V 2L4  
tél.: 274-3669

de 9h. à 23h30  
362 jours par année

**Le Père Noël perd le nord!**

40% de réduction

en coupons-rabais jusqu'à épuisement des stocks\*

Du 2 au 13 janvier de 9 à 22 heures (ouverture à 13 h le 2 janvier)

\* sauf sur les manuels scolaires, les livres techniques et les livres déjà réduits.

**Champigny**

4474, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL • 844-2587

BIENTÔT AU 4380 RUE SAINT-DENIS



Semiramide de Rossini au Met, la fin d'un âge

Maurice Tourigny

NEW YORK — le public d'aujourd'hui connaît peu les opéras de Rossini. Outre ses plus brillants opéras comiques, Il Barbiere di Siviglia, La Cenerentola et L'Italiana in Algeri, l'oeuvre phénoménale de Gioacchino Rossini (1792-1868) demeure sous-estimée en Amérique.

Si les théâtres européens accordent depuis la fin des années 60 une place importante aux « opéras sérieux », de Rossini, l'entrée de ces oeuvres au répertoire des troupes américaines se fait lente. Le Metropolitan Opera ajoute donc un fleuron à sa couronne en montant Semiramide (Sémiramis en français), dernier opéra italien du compositeur avant son départ pour Londres et Paris, qui n'avait pas été produit sur sa scène depuis 1895.

Rossini a 30 ans lorsque La Fenice de Venise crée Semiramide en février 1823 et l'opéra, sur un livret de Gaetano Rossi d'après la pièce de Voltaire Sémiramis, est immédiatement qualifié de chef-d'oeuvre.

Semiramide raconte un épisode de la vie de la légendaire reine de Babylone et d'Assyrie, Sémiramis, à qui l'on attribue la construction des jardins suspendus. Amoureuse d'Arsace le chef des armées, Sémiramis a l'intention de faire du jeune homme son époux et de le proclamer roi, succédant à son mari Nino assassiné 15 ans plus tôt par Assur, amant et complice de la reine meurtrière.

Après les interventions du fantôme de Nino et du grand prêtre Oroé, Arsace se révèle le fils de Sémiramis et du défunt roi. À la scène finale, les protagonistes se retrouvent dans le tombeau du roi et croyant frapper Assur, Arsace poignarde sa propre mère.

Semiramide est bel et bien une tragédie au sens classique du terme; les personnages répondent à des forces qui les dépassent et font face à des conflits moraux sans issue. Les parallèles avec les récits mythologiques sont évidents : les héros de Rossini sont parents des Oedipe, Clytemnestre et Agamemnon.

Avec Semiramide, le genre opera seria s'éteint et laisse sa place aux drames chantés du 19e siècle, moins formels et plus homogènes. Rossini pave la voie à ses successeurs Bellini, Donizetti et Verdi. Si Semiramide repose encore sur une succession d'arias et de duos, l'orchestre y joue cependant un rôle prépondérant qui grandira avec les décennies suivantes. L'orchestre n'est plus là que



Lella Cuberli dans le rôle-titre de l'opéra de Rossini Sémiramide, produit par le Metropolitan Opera qui sera diffusé aujourd'hui à 13 h 30 à la radio FM de Radio-Canada.

pour soutenir le chanteur; désormais il crée des climats, il illustre les événements, il raconte, il illustre, il complète ce qui est dit en scène.

Vu sa longueur (près de cinq heures de musique), Semiramide est souvent amputé. Utilisant la partition originale restituée en 1986 par Philip Gossett et Alberto Zedda, le Met ramène le spectacle à quatre heures.

De ces pages, une seule aria a résisté au passage des années : Bel raggio lusinghier chant de Sémiramis qui célèbre le retour d'Arsace. Pourtant, l'opéra contient des duos exquis et des arias remarquables qu'il faut entendre.

Le Metropolitan rassemble la meilleure distribution possible en engageant les voix rompuës aux exigences et difficultés du bel canto. À

la représentation du 3 décembre, le public a assisté à une splendide leçon de chant. Les trilles, les ornements et les « cadenzas » écrites par Rossini ont été exécutés de façon exemplaire par les grands noms de la scène lyrique.

Dans des décors imposants de John Conklin et des costumes somptueux de Michael Stennett, Marilyn Horne en Arsace (un rôle travesti) a

remporté la palme. Après plus de 30 ans de carrière, Horne demeure unique. Si l'aigu n'a plus l'assurance et la clarté des jeunes années, la voix est encore parfaitement maîtrisée. Les cascades et roulades de la partition sont chantées avec un respect complet, une précision rare.

Mais, Horne n'est pas qu'une technicienne habile; dans l'aria du deuxième acte, In si barbara sciagura, Arsace qui vient d'apprendre ses origines royales chante sa douleur puis son désir de vengeance. Horne s'empare dans les vocalises et traduit les émotions de son personnage avec brio.

Horne est aussi capable de douceur et d'intériorité comme elle le montre dans le duo des retrouvailles avec Sémiramis, interprétée par Lella Cuberli.

D'origine texane, Cuberli mène une carrière brillante en Europe dans le répertoire bel canto. Elle fait ici ses débuts au Met et prouve son agilité et son talent. Son soprano est net et capable d'extrême légèreté tout en étant à l'aise dans les passages plus dramatiques et dans les ornements les plus périlleux.

La réputation de Samuel Ramey n'est plus à faire; il interprète le rôle du vilain Assur. Sa basse solide, à la fois menaçante et souple, lui permet toutes les nuances de son person-

nage. Le style bel canto n'a plus de secrets pour Ramey qui excelle dans cette musique ornémentée.

Le ténor Chris Merritt était précédé d'une fanfare de louanges obituaires en Europe. Son passage en interprète de Idreno a déçu. La voix est puissante, la technique saine mais l'aigu paraît déjà « pincé » et sans couleur. Il faudra l'entendre à nouveau.

John Cheek incarnait le grand prêtre Oroé et sa basse a acquis une autorité qu'on ne lui connaissait pas encore. L'orchestre du Met est dirigé de main de maître par James Conlon en forme que jamais.

Ce spectacle est visuellement fort beau mais on peut questionner le choix du metteur en scène John Cooley qui voit l'Antiquité à travers les yeux du 19e siècle. Il opte pour une action très statique et des déplacements en scène quasi mécaniques.

Est-il temps de relire l'opéra seria ? Faut-il demander aux directeurs de plateaux de traduire les conflits des personnages de façon plus immédiate, plus vivante pour les spectateurs d'aujourd'hui ? La tradition scénique de l'opéra du 18e siècle éloigne-t-elle le public des théâtres lyriques de la beauté des oeuvres et de leur sens ?

Avant de répondre à ces questions, il faut tout de même voir le Semiramide du Met.

Le disque classique se porte bien au Québec

Carol Bergeron

BONNE pour certains musiciens, moins bonne pour d'autres, l'année 1990 aura quand même laissé au Québec une belle moisson de disques laser.

Bien qu'en ce domaine le marché soit plutôt volatil, nos interprètes et nos compositeurs ont produit une quarantaine de CD qui ont été publiés sous des étiquettes comme London, Chandos, RFM, SNE, M.5000, Musica Viva, RCI, Analekta, Empreintes DIGITales, Titanic Records, Mastersound, Altarus etc.

Nos vedettes internationales demeurent cependant les mêmes. Chez Decca/London, le tandem Dutoit-OSM a ajouté quatre titres à son imposante collection. Debussy reçoit la part du lion avec les Images et les Nocturnes (425 502-2) et tout récemment, avec La Mer, Jeux, Le Martyre de Saint-Sébastien et Prélude à l'après-midi d'un faune (430 240-2) : des pages importantes du grand répertoire symphonique français.

Deux diptyques intéressants de Tchaïkovski et de Chopin viennent compléter le tout : du premier, Symphonie no.5 et une fort belle interprétation du Poème symphonique « Hamlet » (426 503-2), du second, les deux Concertos (425 859-2) dans une émouvante lecture du regretté pianiste américain d'origine cubaine, Jorge Bolet.

Les parutions Chandos ont été moins nombreuses. L'ensemble I Musici de Montréal n'a obtenu que deux disques. Le premier rassemble des oeuvres d'inspiration hébraïque de Chostakovitch, Prokofiev et Bloch (CHAN 8800); le second propose une audacieuse incursion dans le répertoire anglais qui nous vaut un superbe Britten (CHAN 8817). Le pianiste Louis Lortie n'a laissé sortir que son premier Beethoven, sans doute pour nous laisser le temps d'en apprécier les incontestables mérites.

Chercherait-on dans le domaine du disque québécois quelque chose comme l'événement de l'année, qu'il faudrait regarder du côté de la musique electroacoustique. La qualité exceptionnelle du contenu musical, de la réalisation technique et de la présentation des quatre premiers compacts d'Empreintes DIGITales imposent cette jeune maison artisanale comme un modèle du genre.

Ligne de vie de Christian Calon (IMED-9001-CD) et Lieux inouis de Robert Normandeau (IMED-9002-CD) devraient faire partie de la discothèque de tous les mélomanes curieux. Faut-il ajouter que la découverte de ces deux excellents musiciens engendrera sûrement la curiosité de connaître un Alain Thibault qui semble fasciner la rythmique pop (IMED-9003-CD). Les 25 Electro clips (EMED-9004-CD) pourront susciter des parcours d'écoute aussi variés qu'amusants.

Une autre initiative québécoise nouvelle porte le nom d'Analekta. Tout semble avoir pris naissance autour d'une interprète, puisque ceux qui s'occupent de la carrière de la violoniste Angèle Dubeau se retrouvent maintenant directement impliqués dans la production discographique. Le catalogue contient déjà une quinzaine de numéros.

Les trois disques de Mme Dubeau ont été réalisés successivement avec l'Orchestre symphonique de Kiev (AN 2 8702), le pianiste Anton Kuerti (AN 2 8703) et les Petits Chanteurs du Mont-Royal (AN 2 8704). Ces accompagnateurs possèdent par ailleurs leurs propres enregistrements Analekta.

Aux deux gravures de l'Orchestre de Chambre de Kiev, une autre formation instrumentale de la capitale ukrainienne, vient encore s'ajouter quatre gravures du baryton Bruno Laplante : trois rééditions des Mélodies de Massenet, Gounod et Hahn, d'abord parues en 33 tours

chez Calliope, et, en compagnie de la soprano France Duval, un CD plus léger intitulé Dialogues d'amoureux.

L'éditeur SNE qui en 1989 offrait une vingtaine d'enregistrements s'est donné une année de répit en n'apposant son sceau que sur quatre disques numériques. Le Bestiaire (SNE 565-CD) du mezzo-soprano Christine Lemelin se vend, semble-t-il, plutôt bien. Ce récital à la gloire des animaux, rassemble des pages de Caplet, Absil, Kosma et Daunaïs.

La maison RFM de Lyon poursuit sa collaboration avec des musiciens québécois et se propose, dès l'an prochain, d'en faire une partie importante de son catalogue. Les organisateurs Antoine Bouchard, Jacques Bouchard et les pianistes duettistes Bouchard et Morisset se partagent les éditions de 1990.

Même si les Entreprises Radio-Canada ont fermé leurs portes, les collections SM.5000 et Musica Viva existent encore. Patrimoine musical du Canada français (SM 5090) en apporte la preuve. Sous la direction de Gilles Auger et de Louis Lavigneur, l'Orchestre Métropolitain fait revivre des pages oubliées de Dessane, Contant, Mathieu, Tanguay, Gratton, Bourdon, Cusson et Matton qui ont été composées entre 1863 et 1957.

À part les compacts Francois Morel (SNE 561), Christian Calon, Robert Normandeau et Alain Thibault, il faudrait encore signaler le coffret de quatre CD que RCI a consacré à Pierre Mercure avant de mettre fin à ses opérations et surtout à sa monumentale « anthologie de la musique canadienne ». Il s'agit là d'un magnifique document d'archive qui rend un hommage émouvant à cet important musicien mort, sans doute trop tôt, à 38 ans, en 1968.

Au Canada, les Schaffer, Beckwith, Ridout et Winszweig, ont largement profités des avantages du Centre de musique canadienne. Le double coffret (CMC-CD-39/4090) contenant l'intégrale des Quatuors à cordes de Schaffer apparaît sans doute comme une contribution capitale au catalogue discographique des compositeurs canadiens. Indéniable, la qualité exceptionnelle de ces cinq chefs-d'oeuvre s'accompagne ici d'un extraordinaire exécution du Orford Quartet. Une musique essentielle qu'il faut connaître.

Le Winnipeg Symphony Orchestra, dirigé par Kazuhiko Koizumi, le Symphony Nova Scotia, dirigé par Georg Tintner, l'Edmonton Symphony Orchestra, sous la direction de Uri Mayer, ont également gravés quelques traces numériques pour SM-5000. Les programmes contiennent au moins un compositeur canadien, ce qui signifie que les Québécois n'y trouvent guère place. Le pot-pourri de 19 Marches qu'a concocté Uri Mayer, contient, exception qui confirme la règle, celle que Jean Papi-neau-Couture a commis pour Guillaumont.

Ajoutons encore que l'Ensemble Arion et la flûtiste néerlandaise Marion Verbruggen (musique baroque, Titanic Records Ti-177), le pianiste Marc-André Hamelin (la Sonate no.1 de Shapurji Sorabji, Altarus ALR-CD-9050) et le violoncelliste Denis Brott (un hommage à Piatigorski, Mastersound DFCDI-013) n'ont pas voulu encombrer inutilement les rayons de nos discothèques.

Parmi leurs collègues canadiens qui les ont imités, on peut mentionner la pianiste Jane Coop qui avec l'Orford Quartet, a publié les Quatuors K.478 et K.493 de Mozart (Sky-lark 9002 CD). L'excellent guitariste ontarien Norbert Kraft offre pour sa part quelques images sonores d'Espagne et d'Amérique du Sud (Chandos CHAN 8857). Multipliant ses entreprises discographiques, Anton Kuerti a, pour un autre éditeur, commencé une intégrale Schubert. Le premier volume renferme une magistrale Fantaisie « Der Wanderer » (Masters MCD-19).

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ARTES GALERIE D'ART: 102 ouest Laurier, Montréal (271-7211) — Oeuvres de Gransow, Masson, Papart, Pelletier, Richard, Ripelle, Rousseau, Soulikias, sculptures de Rehm, Spénard, Uriel et Varaila

ATELIER: 11715 Georges-Pichet, Montréal-Nord (327-0890) — Tableaux à l'huile, oeuvres de Clodette Piché, déc. et janv., mer au dim. 13h à 18h.

BAR LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal — Oeuvres de Mercier, du 12 déc. au 9 janv.

BOURSE D'OEUVRES D'ART DE MONTRÉAL: 5487 Parc, Ville Mont-Royal (341-6333) — Grande salle d'exposition et de vente d'oeuvres d'art — Plusieurs artistes y exposent leurs oeuvres, du mar. au dim. 10h à 16h.

CAFÉ SUD-SUD-EST: 951 est rue Rachel, Montréal (522-9773) — Oeuvres récentes de Eric Narboni, du 6 déc. au 6 janv.

CENTRE DES ARTS VISUELS: 350 Victoria, Westmount (488-9558) — Foire de Noël, plus de 100 artisans, du 30 nov. au 30 déc.

CENTRE SAÏDE BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Oeuvres de Arnaud Maggs, du 18 déc. au 31 janv.

CENTRE CULTUREL CÔTE-DES-NEIGES: Montréal — Oeuvres du peintre Vida Slovniker, du 12 déc. au 6 janv.

CENTRE DU DESIGN: 1600 Notre-Dame O., ste 105, Montréal (933-6095) — Montréalarts + art actuel, du lun. au ven. 10h à 16h, le week-end et en soirée sur rendez-vous.

CENTRE INTERNATIONAL DE DESIGN: 85 ouest St-Paul, Montréal — Exposition sur le design contemporain allemand, du 6 déc. au 15 janv., lun. au sam. de 9h à 17h.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal — Série Kochel de Arnaud Maggs, du 20 déc. au 10 fév.

ENCADREMENT IDÉE: 235 St-Paul O., Montréal (288-5820) — Oeuvres d'artistes canadiens et américains — Également affiches, encadrement, laminage.

ESPACE GLOBAL: 914 Mont-Royal est, Montréal (524-1534) — Peintures récentes de Denis Boucher, du 20 déc. au 6 janv., mer. au dim. de 13h à 17h.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent — Exposition interactive à caractère scientifique, technologique et culturel sur le thème des sports, du mer. au dim. de 10h à 22h.

GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 rue St-Denis, Montréal (845-2400) — Petits formats et oeuvres de Roger Cantin, Diane Desmarais, Andrée Vézina et autres, du 24 nov. au 31 déc.

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Le dessin au delà des catégories, du 6 déc. au 5 janv.

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL: 2122 rue Crescent, Montréal — Oeuvres récentes de Claude Saint-Jacques, du 12 déc. au 18 janv., lun. au sam. de 10h à 18h.

GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie

GALERIE HORACE: 906 King O., Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Peintures de Olaf Hanel — Salle 2: Oeuvres de Louis Lafontaine, du 4 au 27 janv.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle

GALERIE MAXAM: 611 Richelieu, St-Marc-Sur-Richelieu (584-3377) — Oeuvres d'artistes contemporains et traditionnels, en permanence, du mer. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE MAZARINE: 1524 ouest Sherbrooke, Montréal (931-8182) — Aquarelles récentes de Wen-hua Xu, à compter du 26 nov.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Petits formats + Exposition collective, plus de 100 artistes, du 5 au 30 déc.

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull — Bronzes récents de Robert Roussil, du 19 déc. au 27 janv.

GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn DuFour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) — Exposition de groupe du 19 déc. au 13 janv.

GALERIE SUZANNE REMILLARD: 1227 Amherst, Montréal (526-8451) — Rivard vers d'autres rivages + oeuvres de Rivard, Beha, Berneche, Connelly, Cousineau, Parizeau, Remillard et Tibo, du 28 nov. au 20 janv.

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pelletier, Ripelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.

GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, oeuvres de Chagall et Ripelle, tous les jours de 11h à 13h.

GALERIE BRENDIA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (393-4066) — Peintures de Mary Scott, du 1er déc. au 5 janv.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Bronzes de Liardi et peintres canadiens, jusqu'au 27 janv.

LE GRAVE: 53 est Notre-Dame, Victoriaville — Exposition annuelle collective Petits Formats, du 30 nov. au 4 janv.

GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBEC: 2025 rue Peel, Montréal — Sculptures en bois, du 24 nov. au 31 déc., mer. au sam.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442) — 25 ans/25 artistes, dont Boninatti, Bruni, Dedoyard, Fabio, Fiore, Lamarche, Perron, Rajotte, du 7 déc. au 20 janv.

MAISON D'ART SAINT-LAURENT: 742 Décarie, St-Laurent (744-6683) — Nouvelles acquisitions de Séguin, Missakian, Beryl, Deitcher, Charlesworth et Ojeda

MAISON DU MEUNIER: 10897 rue Du Pont, Montréal (872-5913) — Collages et techniques mixtes de Jeanne Auclair — Sculptures et céramiques de Camilla Cianzio, jusqu'au 27 janv., mer. au dim.

MAISON DU PRESSOIR: 10,865 rue du Pressoir (métro Henri-Bourassa), Montréal — Les contes et légendes d'ici, histoires à dormir debout, du 23 déc. au 24 fév.

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — « Giverny, le temps mauve » de Suzanne Brochu du 4 nov. au 27 janv. — « Disques et tourne-disques » Travaux récents de Raymond Gervais, du 4 nov. au 10 fév. — « Broken Music » exposition autour du disque, du 4 nov. au 10 fév., ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFRESNE): Angle Pie IX et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — L'Odysée, l'art de la photographie au National Geographic, 250 photos de 1880 à nos jours, du 6 déc. au 10 fév.

MUSÉE D'ART DE JOLETTE: Joliette (514-756-0311) — Bronzes de Zoya Niedermann et sculptures de cuivre et de cire de Jocelyne Tremblay, du 11 nov. au 6 janv.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec + exposition permanente — « La pierre raconte » sculptures sur stéatite du Nouveau-Québec et du Kenya, du 6 nov. au 6 janv. — La crèche de Noël et les santons québécois de Suzanne Lavallée, du 9 déc. au 13 janv. 1991.

MUSÉE BAS SAINT-LAURENT: 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418-862-7547) — Il était une fois l'enfance — jusqu'en 2001 — Rétrospective des expositions à travers les affiches, les programmes et quelques pièces de la collection d'art et d'ethnologie — « Un connaisseur à découvrir » exposition jeu du Musée des Beaux-Arts de Montréal, à compter de janv. — Claude Millette, sculpteur, à compter de fév., du mar. au dim.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Collection permanente du musée — Jasper Johns: symboles-impressions, du 14 déc. au 10 mars — De l'abstraction géométrique à l'art informatique, cabinet des dessins et estampes, du 21 déc. au 17 fév., mer. au dim. de 10h à 17h, le sam. jusqu'à 20h.

(MUSÉE) CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins et estampes de Maîtres, 120,000 livres, 45,000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants, mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, samedi et dim. de 11h à 17h. — Le CCA de 1985 à 1989: accroissement et interprétation d'une collection, jusqu'au 17 fév. — L'Or et la Pierre: un regard critique sur l'architecture des banques + photographes qui traitent de l'histoire et de l'incidence culturelle de l'architecture des banques, du 14 nov. au 24 fév. — L'Architecture en jeu: jeux de construction du CCA, du 28 nov. au 31 mars.

(MUSÉE) CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLOCAUSTE: 5151 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (345-2605) — « Enfants de l'holocauste » et salle commémorative, du dim. au jeu. de 10h à 16h, visites guidées les dim. à 10h30.

MUSÉE CHATEAU RAMEZAY: 280 Notre-Dame est, Montréal (861-3708) — Montréal, de la captivité tranquille à l'union mouvementée 1760/1849, du 16 nov. au 1er sept. 1991, mer. au dim. de 10h à 16h.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dathouise, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation + exposition permanente — « La barque à voile » exposition permanente — « Mémoires » exposition permanente — Messages: exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Québec sur glace, sports et divertissements, jusqu'au 17 fév. — Tunisie, terre de rencontres, jusqu'au 5 mars — Le Trident en coulisse, jusqu'au 28 avril — Autopsie d'un sac vert, jusqu'au 12 mai — Éphémère, jusqu'au 2 sept. — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92 — La Suisse, face à face, du début de la Confédération en 1291 jusqu'au 20e siècle, jusqu'au 20 fév. 91.

MUSÉE MÂRC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Visite commentée de l'exposition tous les dim. à 14h30, en semaine pour groupes sur réservations, le musée est ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, (fermé du 22 déc. au 7 janv.)

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE GEORGES-PRÉFONTEINE: 520 chemin de la Côte Ste-Catherine, Outremont (277-9854) — Exposition — Les animaux malades du Saint-Laurent + du 15 août au 31 mars 91, mer. au ven. de 9h à 16h, dim. de 10h à 17h.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (634-3471 poste 346) — Maison Le Ber Le Moyne: Les Collections du Musée, Mises en situation, jusqu'au 6 janv. 91 — La Dépendance: Oeuvres

récentes de Eva et Milan Lapka, du 17 nov. au 6 janv. — Pavillon Benoit Verdick: Oeuvres récentes de Kamila Wozniakowska, du 10 nov. au 30 déc., mer. au dim. de 11h30 à 16h30.

MUSÉE DU LIVRE ANCIEN: 214 rue Principale, Les Éboulements, Qué. (418-535-2243) — Plus de 250 livres et 100 photos sont exposés et interprétés.

MUSÉE DE LA MONNAIE: 245 rue Sparks, Ottawa (613-782-8914) — Casse-Tête de Papier + exposition sur les techniques de production des billets de banque, du 5 déc. au 10 mars, mer. au sam. 10h30 à 17h, le dim. de 13h à 17h.

MUSÉE PIERRE BOUCHER: 858 Lavolette, Trois-Rivières — Oeuvres de Gaston Pettit, du 25 nov. au 6 janv. — L'art naïf et l'art populaire, exposition du temps des fêtes, du 4 déc. au 14 janv.

MUSÉE RÉGIONAL DE RIMOULOU: 35 St-Germain ouest, Rimouki (418-724-2272) — Parcours dessin, hommage à Jack Shadobolt, exposition rétrospective 1963-1988, des dessins d'Irène F. Whitmore — Les Grands Ballets Canadiens et les Ballets Russes de Serge Diaghilev, du 25 nov. au 13 janv.

MUSÉE DU SEMINAIRE DU QUÉBEC: 9 rue de l'Université, Québec (692-2843) — Rez-de-chaussée. Huit musées en un: des objets au service du savoir, jusqu'au 26 mai — 1er étage: Art du Québec, oeuvres du 19e siècle, jusqu'au 1er avril — Don Quichotte, du 15 juin au 6 janv. — Cabinet des médailles — 2e étage: Peinture des écoles du Nord: Hollande et Flandres, jusqu'au 8 sept. — Les arpentiers du ciel + exposition sur l'astronomie qui retrace l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'au 6 janv. 92 — 3e étage: Les chefs-d'oeuvre de la peinture religieuse européenne — Art Oriental — 4e étage: Orfèvrerie

MUSÉE DAVID M. STEWART: Vieux-Port, Ile Ste-Hélène (861-6701) — « Armes armées J. 200 pièces différentes de la succession Russell J. Barrett, du 10 oct. au 14 janv., tous les jours sauf le mardi de 10h à 17h.

MUSÉE UNIVERSEL DE LA CHAMIE ET DE LA NATURE: Parc Mont-Royal, Casse-Houde et chemin Remembrance, Montréal (843-6942) — Histoire d'os + présentation de l'Ostéothèque de Montréal — Également collection de mammifères, d'oiseaux, d'insectes, d'armes, d'appareils etc.

Bibliothèques

BIBLIOTHÈQUE DE BEACONSFIELD: 303 boul. Beaconsfield, Beaconsfield (697-9040) — Aquarelles de Renate Heidersdorf, tout déc.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE KIRKLAND: 17100 boul. Hymus, Kirkland (694-4100) — Photographes de Lois Siegel, du 2 au 30 déc.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Chronique de lieu, photographies et textes sur le quartier Côte-des-Neiges, par Maurice Amiel, du 11 déc. au 3 fév.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — Sous le masque, la B.D. exposition de masques de théâtre et de personnages de bandes dessinées, du 14 déc. au 13 janv.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — Les beaux sapsins, du 9 déc. au 13 janv. — Dessins des enfants du monde, du 9 déc. au 13 janv. — Les soldats de mon enfance, du 9 déc. au 3 fév.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal — Le monde de demain, dessins et aquarelles de Hans-George Rauch, du 6 nov. au 6 janv.

**ARTS VISUELS**

# Regard esthétique sur les temples de l'argent

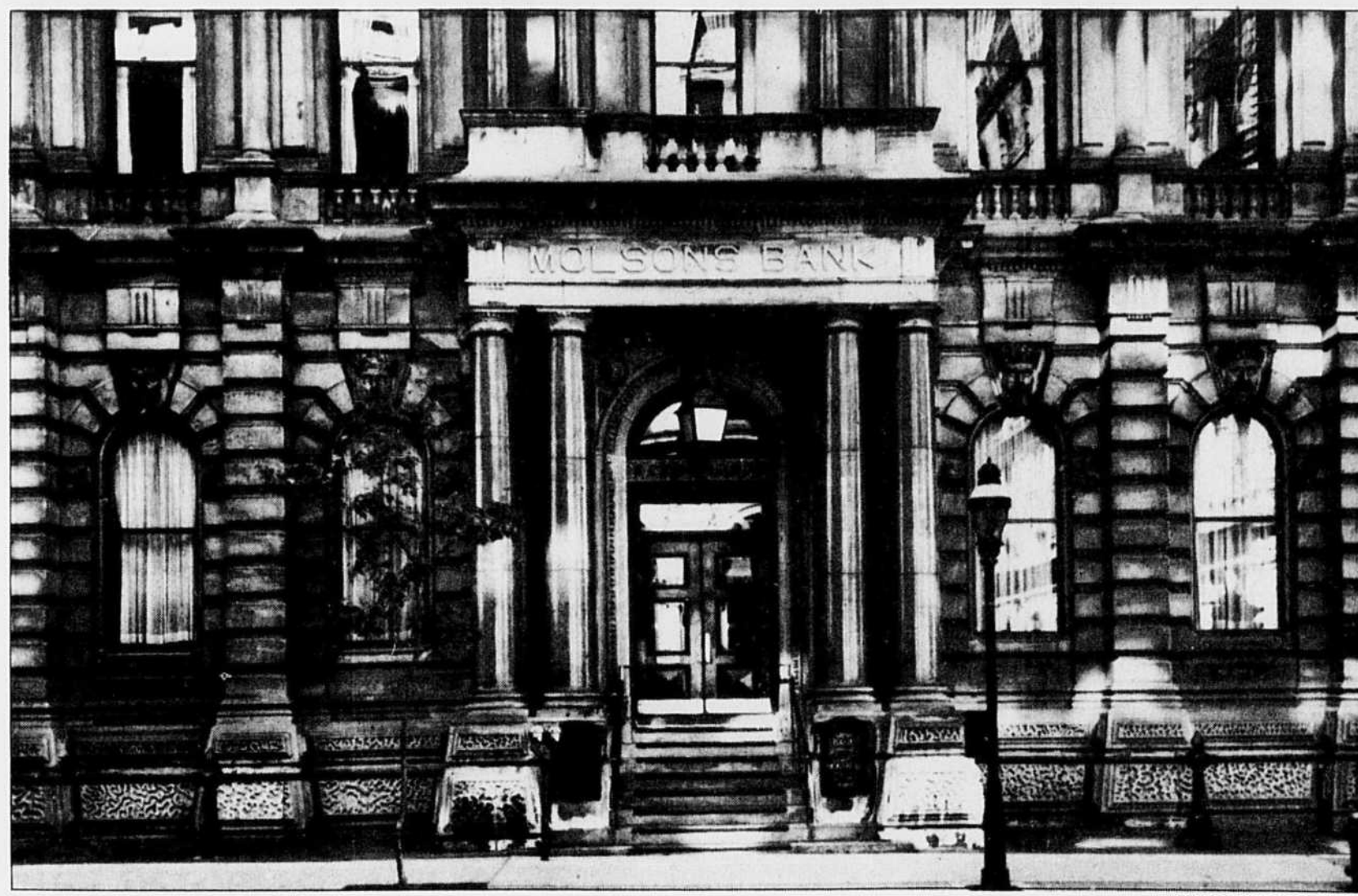
Jean Dumont

J'AI TROUVÉ, dans un numéro spécial des Cahiers du CCI (Centre de construction industrielle) consacré aux relations entre la philosophie et l'architecture, une curieuse définition de cette dernière : « L'architecture, ce sont les architectures. » Et l'on y précise là, que rassembler permet de voir, non seulement mieux, mais autre chose autrement. De la même façon que Malraux pensait du rapprochement d'un grand nombre d'ouvrages d'un même style qu'il créait des chefs-d'œuvre de ce style parce qu'il nous contraignait à en comprendre le sens.

Cette irruption d'un sens autre, due à la dynamique même de la manifestation, si elle ne constituait pas en soi le but premier de *L'or et la pierre* : un regard critique sur l'architecture des banques, n'en est pas moins une des surprises heureuses que nous offre cette très belle exposition du Centre Canadien d'Architecture. Organisée par la Parnassus Foundation et le Museum of Fine Arts de Houston, au Texas, où elle a été présentée au printemps dernier, on pourra, après Montréal, la voir à Vancouver, à Ottawa et à Toronto.

Cette exposition pourrait n'être que le prétexte à une visite au CCA : Le Centre est un des rares lieux que je connaisse qu'il faille absolument expérimenter pour savoir ce qui fait défaut aux autres. S'il n'est pas, à lui seul, la définition de l'architecture, il en est, pour l'utilisateur en tout cas, comme la raison. L'homme s'y sent abrité de la nature sans en être séparé, parce que la lumière du jour y est utilisée, non comme une ambiance, mais comme un élément de la construction, un matériau palpable. C'est un des rares lieux construits que j'ai visité qui ne joue pas de pouvoir sur ceux qu'il abrite, et un des rares aussi où l'on sente avant tout soi-même, comme dans un vêtement merveilleusement ajusté, et qu'on oublie rapidement que l'on porte.

Cette discrétion attentive du lieu d'exposition contraste avec l'affirmation orgueilleuse de l'architecture bancaire déployée dans les quelque 170 photographies de ce survol his-



L'ancienne Banque Molson, à Montréal. Museum of Fine Arts, Houston.

PHOTO ROBERT BOURDEAU

torique de bâtiments qui furent souvent l'origine et le modèle du développement de nos cités nord-américaines. Elle aide aussi à prendre conscience, dans la surprise causée par des prises de vues souvent littérales, dans l'ignorance des raisons de tel motif ou de tel concept, ou dans la difficulté à lire une façade hors de son contexte environnemental, que, trois fois hélas, « le savoir architectural ne fait plus partie du bagage d'une culture moyenne, ni des don-

nées élémentaires d'une formation d'intellectuel. »

Le soin qu'il vaut d'apporter à la visite, et le plaisir et l'intérêt que l'on en tire, viennent, il faut le noter, non seulement du sujet traité, mais également des moyens techniques employés pour le traiter. La photographie architecturale pourrait très bien constituer en effet, l'axe principal de lecture de l'exposition. Avant 1970, on ne connaissait surtout, en photographie architecturale, que

des monographies attachées à l'oeuvre de tel ou tel architecte, ou consacrées à un style ou à un autre. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 80 qu'on a vu s'établir les grandes lignes de l'histoire de cette discipline. Cette exposition est, en fait, le résultat d'une véritable « commande photographique », définie, dès le départ comme un projet de documentation culturelle, destiné à découvrir et à mettre en relief certaines valeurs particulières d'une société dans l'é-

tude d'un des aspects matériels de sa culture.

Onze photographes canadiens et américains ont reçu mission de photographier, en 1987-88, 56 édifices bancaires bien précis, construits entre la fin du 18<sup>e</sup> siècle et nos jours, et d'en faire autant le relevé que l'interprétation photographiques. Cette relative liberté laissée aux artistes fait que l'on peut lire l'exposition comme une véritable histoire des styles photographiques eux-mêmes.

D'un point de vue purement socio-architectural, l'exposition fait ressortir une multitude de points communs et de différences, aussi bien entre les édifices bancaires du Canada et des États-Unis qu'entre les époques variées et la diversité des architectes. Depuis la première banque du continent, la Bank of North America, qui reçut sa charte en 1781, à Philadelphie, jusqu'aux bâtiments postmodernes d'aujourd'hui comme le Northwest Center, de Minneapolis, dans lesquels la fonction bancaire n'est même pas soulignée, l'exposition explore une dizaine de styles caractéristiques, du Néo-grec au Moderne tardif, en passant par le style « Prairie », le Classique Beaux-arts, le Victorien et bien d'autres.

Chacun, dans cette extraordinaire documentation offerte, peut être touché différemment suivant ses origines, ses intérêts, sa formation ou même ses opinions. Personnellement deux choses m'ont étonné. La première, et ce n'est pas la surprise, c'est de constater combien, pour attirer l'argent, il faut paraître riche.

L'étonnement naît de la conjonction du caractère ultra-conservateur des institutions bancaires et de la richesse inouïe affichée dans leurs locaux commerciaux. J'avais toujours cru que la fameuse « part maudite », la notion de « dépense inutile » était totalement incompatible avec le fonctionnement de l'économie nord-américaine. Elle ne doit l'être, sans doute, que dans le cas de l'emprunteur désargenté...

La deuxième constatation est l'extraordinaire impression de stabilité, de pérennité dégagée, à travers l'histoire, par ces bâtiments. La symbolique de la pesanteur indestructible des colonnes imposantes et dressées. Oui, nous avons vu des colonnes brisées, mais celles qui nous restent en mémoire sont celles, toujours debout, du Parthénon. Et l'image d'une Place Ville-Marie ou de tout autre gratte-ciel en ruine, ne fait heureusement pas encore partie de notre mémoire collective. Ce que me disent ces photographies c'est que l'argent chèrement gagné est toujours en bonne place, même s'il n'est pas, et l'histoire l'a déjà prouvé, toujours en bonnes mains...

## 1990 ou le défilé des grandes expositions

Claire Cravel

1990 A ÉTÉ bien plus que le centenaire de la mort de Vincent Van Gogh. Quatre siècles de démarches artistiques se sont succédés en des expositions superbes, dans nos musées, tandis que les galeries d'art et le Centre international d'art contemporain ont présenté un art actuel d'une belle puissance critique...

Le coup d'éclat de l'année a été la charge des artistes autochtones Domingo Cisneros, Ed Poitras et Jimmie Durham qui transformèrent leurs oeuvres en plaidoyer en pleine crise amérindienne. Après *Goya à Beijing*, *Forced Out* : le drame des réfugiés de notre époque, l'exposition *Savoir-vivre, savoir-faire, savoir-être*, dont la thématique, l'écologie, englobait *Visions 90* (du même CIAC) célébrait l'avènement du sujet poli-

tique, l'engagement résolu de l'art au monde.

Voici donc ma liste des dix meilleures expositions de l'année :

- 1— *Savoir-vivre, savoir-faire, savoir-être et Visions 90*, ici rassemblées à cause de leur thématique commune pour former une seule et magnifique exposition. CIAC et galerie d'art Lavalin. Commissaire : Claude Gosse- lin, directeur; Sylvie Parent et Sylvie Raymond, conservatrices-adjointes.
- 2— *Un regard passionné, chefs-d'oeuvre de l'impressionnisme et autres toiles de maîtres de la collection Emil G. Bührle*. Exposition organisée par la Fondation Bührle (Suisse) et la National Gallery of Art, Washington. Musée des Beaux-Arts de Montréal, sous la supervision de Frederik J. Duparc.
- 3— *Salvador Dali*. Musée des Beaux-

Arts de Montréal. Commissaire : Pierre Thibierge. 60 années d'une oeuvre qui va de la paranoïa-critique au délire mystico-scientifique.

4— *L'art conceptuel, une perspective*. Exposition organisée par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Commissaire : Claude Gintz. Musée d'art contemporain de Montréal.

5— *Souvenirs d'Italie, peintres hollandais de l'Âge d'or*. Musée des Beaux-Arts de Montréal. Conservateurs : Frederik J. Duparc et Linda L. Graif.

6— *Fernand Leduc*. Rétrospective organisée par les musées de Chartres et de la Rochelle. Commissaires : Sylvie Douce de La Salle, Maïthé Valles-Bled, Alain Parent. CIAC et galerie Dominion.

7— *Françoise Sullivan, David Moore*. Centre d'exposition Circa, galerie Dominion.

8— *Suzelle Levasseur*, galerie Trois Points.

9— *Michel Goulet, Leçons d'époque*, galerie Christiane Chassay.

10— *Oktober 1977* de Gerhard Richter. Musée des Beaux-Arts de Montréal.

*Noli Me Tangere*, de Sorel Cohen, galerie Dazibao.

*Les inconnues*, de Luc Béland, Maison de la Culture de la Côte-des-Neiges.

*(Sans-titre)* Peintures de Roman Opalka, galerie Samuel Lallouz.

*Revolution*, de Carol Wainio, galerie chantal Boulanger.

*Giverny, le temps mauve*, de Suzanne Giroux, Musée d'art contemporain, conservateur : Réal Lussier.

*Jencky IV* de Liliana Berezowsky, exposition *Visions 90*, CIAC.

*Fur d'Alan Belcher*, galerie Brenda Wallace.

*Mousson* de Lani Maestro, galerie Articulé.

*Mécanismes anonymes* de Michel Lagacé, galerie Graff.

*L'Offrande* de Francine Larivée, exposition *Savoir-vivre, savoir-faire, savoir-être*, CIAC.

*Les grands perturbateurs* de Guy Blackburn, galerie Skol.

*Boîte coloniale*, Dominique Blain, galerie Christiane Chassay.

*(sans-titre)* media-mixte de Peter Krausz, exposition *Goya à Beijing*, conservateurs : Han Pei-Huan.

*Fear of Memory* de Wyn Geleynse, galerie Brenda Wallace.

Montréal s'est mise à l'heure de l'Italie, non seulement avec les italiens du Musée des Beaux-Arts, mais aussi les *Vedute* du Piranèse au Château Dufresne et les *Vues de Rome* à la Chapelle historique du Bon-Pasteur.

Le Musée des Beaux-Arts du Canada à Ottawa s'est mis sur la sellette par l'acquisition de *Voice of Fire* du peintre américain Barnett Newman, une oeuvre gigantesque dont le prix, 1,8 million \$ a suscité quelque émoi parmi la population, prouvant ainsi que l'art abstrait n'a rien perdu de sa belle vigueur révolutionnaire.

Chez nos voisins du sud, un sénateur en mal de capital politique, Jesse Helms, a déclaré une guerre sainte à l'art contemporain et a failli faire voter une loi sur la censure. Si son projet a avorté, il a rallié à sa cause les homophobes, à tel point que non seulement l'exposition Mapplethorpe a dû être fermée, mais ils ont entraîné le conservateur devant les tribunaux.

Il faut souligner la magnifique rétrospective des oeuvres d'Emily

Carr organisée par le Musée des Beaux-Arts du Canada.

L'oeuvre de notre artiste de l'année 1988, Michel Goulet, s'est vue récompensée par la plus haute distinction accordée aux arts visuels au Québec, le prix Paul-Émile Borduas.

Avec *Lieux communs* qui occupa la Doris Freedman Plaza de Central Park à New York pendant six mois cette année, Goulet a introduit une toute nouvelle manière de penser la sculpture publique. « Un espace public doit être un espace partagé », a-t-il dit en entrevue dans ces pages.

« Moi, je fais des choses pour que les gens se sentent grands », répond-t-il aux questions soulevées par les dimensions de ses pièces.

En choisissant de demeurer ouvert jusqu'à sa relocalisation au centre-ville, le Musée d'art contemporain de la Cité du Havre a fait le bonheur de bien du monde. Il faut féliciter ses conservateurs qui ont pris de beaux risques avec les expositions solos d'artistes québécois Raymond Gervais et Suzanne Giroux.

Deux ouvrages théoriques importants ont été publiés cette année : d'abord *La théorie de la Gestalt et l'art visuel* de Fernand Saint-Martin, aux Presses de l'Université du Québec, et *L'Œil de la critique* : *Rodolphe de Repentigny, écrits sur l'art et théorie esthétique* de Marie Carani, aux éditions du Septentrion, qui analyse la portée du plus grand critique d'art des années 50 au Québec.

Hélas, l'année s'achève sur une note triste, la fermeture définitive de la galerie d'art Lavalin. À cause de la récession, l'effervescence qui a moussé le marché de l'art tout au long des années 80 perd de son pétilement. À l'aube de cette nouvelle année, je souhaite aux artistes comme aux galeristes de la ténacité.

### NATIONAL GEOGRAPHIC

du 7 décembre 1990  
au  
10 février 1991

## Odyssée

L'art de la photographie  
au National Geographic

Quatre générations de photographes du National Geographic ont fixé sur pellicule le monde dans ce qu'il avait de rare, d'insaisissable, d'ancien et de menacé au cours d'un siècle de photographies.

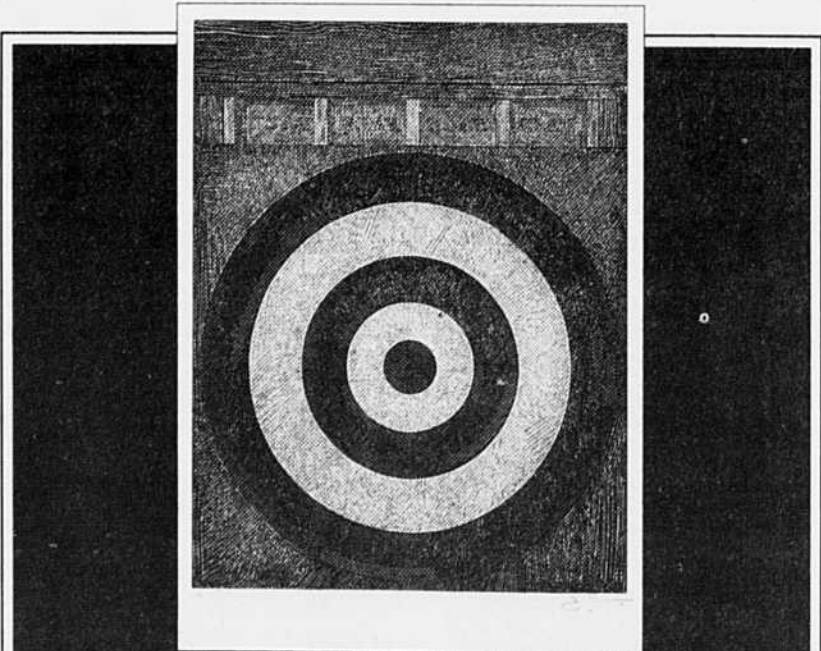
Cette exposition est organisée par la Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C. et rendue possible grâce à la Professional Photography Division, Eastman Kodak Company.

MUSÉE DES ARTS  
DÉCORATIFS  
DE MONTRÉAL

Entrée par  
le boulevard Pie IX ou  
2929, avenue Jeanne d'Arc  
(514) 259-2575



Château Dufresne



## JASPER JOHNS

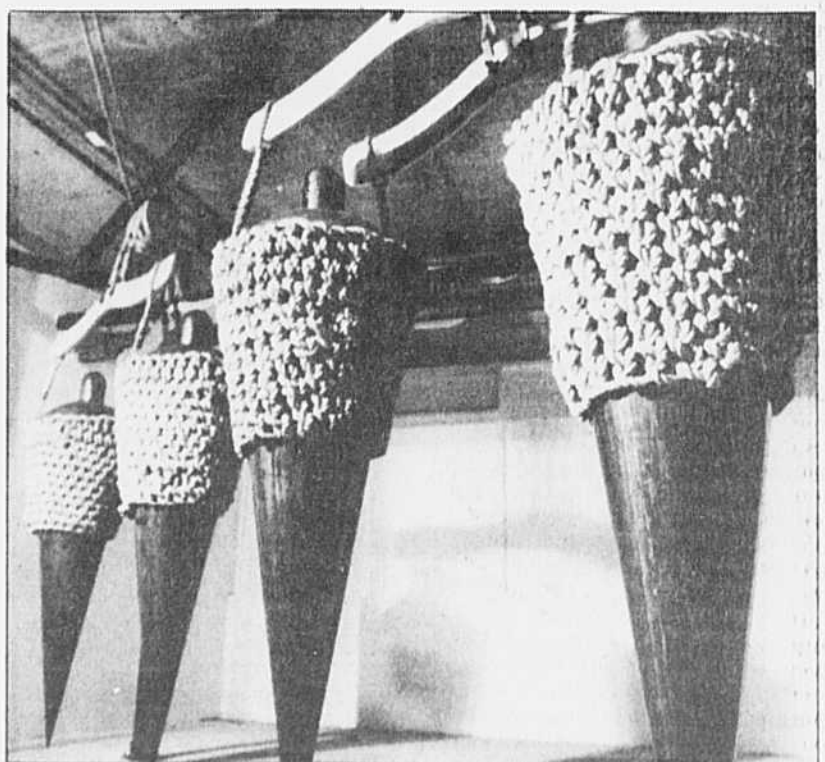
SYMBOLES · IMPRESSIONS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL · 14 DÉCEMBRE 1990 · 10 MARS 1991

Ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h  
(le samedi jusqu'à 20 h)  
Billets en vente au Musée jusqu'à 16 h 15  
(le samedi jusqu'à 19 h 15)  
et aux comptoirs Admission (514) 522-1245  
Visites commentées le mercredi à 11 h 30  
et le dimanche à 13 h 30, à compter du 6 janvier 1991

Musée des beaux-arts de Montréal  
1379, rue Sherbrooke ouest, Montréal (Québec)  
Métro Guy-Concordia ou autobus 24. Renseignements : (514) 285-1600

Cette exposition est commanditée par Petro-Canada. Elle bénéficie aussi du soutien financier de Johnson & Higgins et du National Endowment for the Arts.



Liliana Berezowsky, *Jencky IV*, 1990.

PHOTO JACQUES GRENIER

# 1990 en jazz : l'année des « gros » départs

Sarah Vaughan, Dexter Gordon et Art Blakey sont disparus, au cours d'une année par ailleurs tranquille

Serge Truffaut

L'ANNÉE 90 aura été celle des « gros » départs. De ceux qui laissent un trou béant, une impression de vide. Au printemps dernier, il y eut d'abord celui de Sarah Vaughan, surnommée, allez savoir pourquoi, la « divine ». Le chant de cette femme belle méritait mieux que ce prénom emprunté à une actrice du début du siècle.

Quinze jours après Sarah, Dexter Gordon, à son tour, s'en alla. Au saxophone, pendant quatre décennies, il joua les notes de la nonchalance et de la puissance. Puis plusieurs mois après Sarah et Dexter, soit tout récemment, il y eut le départ du batteur Art Blakey. Derrière son instrument, pendant cinq décennies, Art confectionna les rythmes qui ponctuent l'histoire d'aujourd'hui et de demain. Derrière son instrument, pendant presque aussi longtemps, il a formé bien des corsaires du jazz d'aujourd'hui et demain.

Sarah Vaughan, Dexter Gordon et Art Blakey s'étaient connus au sein d'une formation au-dessus de laquelle plana une étrange et mystérieuse fée musicale, puisque, faut-il le rappeler, de ses rangs devaient émerger les premiers initiés au bebop. La formation en question fut dirigée, entre 1944 et 1947, par le chanteur Billy Eckstine.

L'année 90, comme bien d'autres années, nous aura évidemment permis d'entendre de bonnes, de très bonnes productions. Mais pas en nombre suffisant pour la qualifier de grande année. Cette année, en effet, n'en fut pas une de bouleversements. Il n'y a pas eu de révolution. Par contre, il y a eu consolidation ou confirmation.



Le blues révolté d'Archie Shepp a ensoleillé le Festival de Montréal.

Et tout d'abord du talent de Frank Morgan. La production intitulée *Frank Morgan - Mood Indigo*, sur étiquette Antilles, est sans aucun doute l'une des toutes premières de l'année. Que ce soit le son qu'il extrait de son saxophone alto, le choix des pièces interprétées ou l'accompagnement, tout, absolument tout, est parfait. Avec *Mood Indigo*, Frank Morgan est devenu un classique. Point.

Il y a eu Frank Morgan, puis il y a eu Don Pullen. Avec *New Beginnings* sur Blue Note, ce pianiste a creusé des sillons qui vraisemblablement

seront explorés au cours des prochaines années. En compagnie de Tony Williams à la batterie et de Gary Peacock à la contrebasse, Don Pullen a signé un album exemplaire à cause de sa modernité et du traitement percussif qu'il favorise.

Même s'il a été réalisé en 1989, le *Blue Delight* de Sun Ra, sur étiquette A&M, est la troisième production qui spontanément, en cette période de bilan, vient à l'esprit. Personnage quelque peu fantasque, Sun Ra a imprimé au jazz ses notes originales. Ce *Blue Delight* est excellent pour l'hygiène mentale.



Frank Morgan, une valeur en hausse.

Frank Morgan, Don Pullen et Sun Ra mis à part, l'année, dans le jazz comme dans le blues, fut maigre. Et à cause de quoi ? De la distribution. À cet égard, l'année qui s'achève vient de confirmer une fois encore, qu'ici à Montréal, on se fout littéralement de notre « gueule ». À la lecture des revues étrangères spécialisées dans la chose, il est clair qu'un paquet de productions plus qu'attirantes nous passent sous le nez. La paresse des disquaires et l'indifférence des stations dites radio ne sont pas affligeantes. Elles relèvent du ridicule. De l'idiotie.

L'échec de l'année, toujours dans le domaine des productions, a été signé par Sonny Rollins. Son *Falling In Love With Love* est fade. D'un bonhomme qui fut grand, on s'attendait à autre chose que cette production si « platement » industrielle qu'elle est... insignifiante. Si Rollins se met à imiter Pat « Methanol », où s'en va-t-on ?

Côté spectacle, les prestations données dans le cadre du dernier Festival de jazz de Montréal par Arthur Blythe, Tommy Flanagan et Archie Shepp ont été les sommets de l'année. Le classicisme de Flanagan,

les aventures de Blythe, les blues révoltés de Shepp ont marqué une année qui, le Festival mis à part, fut bien maigre. Voire triste.

Côté spectacle, fort heureusement, il y a eu le blues. Les jeunes de *Little Mike And The Tornadoes* en compagnie du vieux pianiste Pinetop Perkins, John Mayall, Roy Rogers, Doctor John, Luther Johnson, Johnny Copeland, J.J. Cale et Zora Young ont distillé toutes les notes qu'on souhaitait.

Seul, Albert Collins a déçu. Le show qu'il nous a refilé l'automne dernier était trop racoleur pour qu'on fasse l'effort de s'en souvenir. Enfin, espérons qu'en 1991 Hydro ne nous referra pas le coup de la panne électrique vers les 22 h. Mettre la lumière en veilleuse avant que Otis Rush n'ait joué une seule note, c'était pas chic. Vraiment pas chic.

*A Sense Of Place* de John Mayall sur Island, *Keep It To Ourselves* de Sonny Boy Williamson sur Alligator, *Ludella* de Jimmy Rogers sur Antone's, *Blues On The Range* de Roy Rogers sur Blind Pig, *Triple Play* de Lucky Peterson sur Alligator, *My Backyard* de Mose Allison sur Blue Note ainsi que le surprenant et excellent *Blowin' Like Hell* de William Clarke ont confirmé le regain de vie qui anime le blues depuis plus de deux ans. À cet égard, on ne s'étonnera pas du nombre imposant de rééditions mises en marché au cours de l'année. Et notamment celles portant l'empreinte de CBS.

Enfin, parions que 1991 sera, pour cause de récession, plus blues que 1990. On rigole, mais le blues n'est pas que sentimental. Il est également économique.

## Ringo Starr désintoxiqué et enthousiaste

Sylvain Cormier

SUCCÈS SURPRISE de l'été 1989 aux États-Unis et au Canada anglais, la tournée de Ringo Starr et de son « All-Starr Band » aura permis à l'ex-Beatle de reprendre sa place derrière le micro et la batterie, mettant fin à une semi-retraite teintée d'alcoolisme et marquée depuis une bonne décennie par des apparitions publiques aussi sporadiques qu'embarrassantes.

Ayant retrouvé le timbre de voix que les vapeurs éthyliques avaient rendu graveleux, c'est un Ringo désintoxiqué, enthousiaste et cinquantenaire qui entame une nouvelle vie avec *Ringo Starr And His All-Starr Band*, témoin partiel du concert-retrouvailles, cadeau de fin d'année de l'étiquette spécialisée Rykodisc.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'ainé du quatuor de Liverpool a toujours su s'entourer. Reprenant la formule gagnante des albums *Ringo* (1973) et *Goodnight Vienna* (1974), Starr a rassemblé pour son retour à la scène une prestigieuse bande de copains musiciens.

Présents à la fête, deux comparées du E Street Band de Bruce Springsteen (le guitariste Nils Lofgren et le *big man* Clarence Clemons au saxo), l'ancienne section rythmique du Band (le bassiste Rick Danko et le très efficace batteur-mandoliniste Levon Helm), l'ex-Eagle Joe Walsh (dont les solos de *bottleneck* sont immédiatement reconnaissables), l'indispensable Jim Keltner (le batteur actuel des Traveling Wilburys), le dynamique Billy Preston à l'orgue et le nasillard mais toujours brillant Dr John au piano.

« As promised, songs you know and love », annonce Ringo à l'auditoire gagné d'avance du Greek Theatre de Los Angeles. Rien de nouveau, donc, sous le soleil californien, sinon le bonheur contagieux de vieux routards qui compensent en énergie l'approximation des performances. Clemons, en particulier, casse la baraque avec son *Quarter To Three*, Dr John honore sa Nouvelle-Orléans chérie avec le classique *Iko Iko*, et Levon Helm chante *The Weight* avec une intensité jamais démentie.

Complément à la vidéocassette du même nom, l'album *Ringo Starr & His All-Starr Band*, forcément, est un pis-aller. Depuis le premier *Ed Sullivan Show* de février 1964, c'est la protubérance nasale, le regard triste, bref, la bouille sympathique de Ringo qui l'ont sacré « the lovable Beatle ». Pour l'apprécier vraiment, il faut le voir lever bien haut ses baguettes et effectuer ces roulements si peu orthodoxes dont tant de batteurs se sont réclamés. À choisir, procurez-vous le souvenir visuel.

Sur disque, le brave Ringo s'en tire tout de même honorablement, ce qui devrait réchauffer l'âme des « beallemantiaques » les plus dépressifs. Son interprétation de l'*Honey Don't* de Carl Perkins recèle l'original et *Photograph*, son numéro un de 1973, n'attendait qu'une reprise en public pour justifier son refrain accrocheur.

Trop longtemps déréglé, le « métronome humain » bat la mesure à nouveau. En 4/4, comme toujours. À quand le retour en studio ?

LINE-SYLVIE  
PERRON  
JEAN  
SIMARD  
YVES  
DUPRÉ  
RICHARD  
VIGNEAULT  
MONIQUE  
DEVIARD  
YVES  
ST-AMAND  
MICHEL  
DUMAS  
ANDRÉ  
SORMANY  
ROBERT  
BESNER  
SERGE  
LECLERC  
FRANÇOIS  
DUCHARME

SI VOUS VOULEZ

## RÉUSSIR

À mieux vous positionner

À être plus visible

À être plus crédible

À être connu et reconnu

À améliorer votre rentabilité et votre productivité

À tirer profit des nouvelles tendances

À faire face aux changements des années 90

## CHOISISSEZ

BAZIN, DUMAS, DUPRÉ, SORMANY, communicateurs-conseils.



BAZIN, DUMAS, DUPRÉ, SORMANY / COMMUNICATEURS-CONSEILS  
MONTRÉAL ET QUÉBEC  
ASSOCIÉ DU RÉSEAU WORLDCOM

Montréal : (514) 393-1180

Québec : (418) 692-3352

# DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

## Les comptables agréés et la Cour suprême

Le taux élevé d'échec aux examens démontre l'étendue et la chronicité du problème

### LIBRE OPINION

Michel Robichaud

L'auteur est gestionnaire-comptable

LE JUGEMENT de la Cour suprême du 26 novembre 1990 sur le litige épineux des comptables agréés, nécessite certaines clarifications.

Situons d'abord le problème qui concerne le système universitaire et professionnel québécois tout en ayant aussi des incidences au plan linguistique et culturel. Ces derniers facteurs ont leur importance, compte tenu des éléments du débat, à savoir, l'ingérence d'un organisme privé pan-canadien dans la gestion d'un secteur public de compétence québécoise. La décision du plus haut tribunal paraît à tout le moins discutable, dans la mesure où elle survient seulement quelques jours avant les résultats de cette année. Au départ, elle était attendue avant l'examen corporatif de septembre dernier.

Dans le milieu, il est généralement reconnu que l'examen corporatif est préparé (décision et conception) sous le contrôle de l'ICCA, à Toronto. Ne retrouve-t-on pas dans l'arrêt, à la page 8, ce passage : « Ceux-ci (ICCA) ont convenu d'élaborer et donner un examen unique à tous les candidats ». Ces propos confirment que la structure organisationnelle est centrée sur l'ICCA avec le comité inter-provincial. Le comité de l'Ordre ne ferait qu'entériner les décisions prises hors du Québec, dans des instances où la représentation québécoise est plutôt noyée.

#### La valeur de la formation universitaire

Il y a une différence entre se faire

assister pour effectuer son mandat contre celui d'agent de liaison, instrument de forme pour la « galerie », sauf en ce qui concerne les questions secondaires. C'est là une interprétation qui concède indirectement à un groupe privé, une compétence constitutionnelle provinciale en matière d'éducation supérieure et professionnelle. Le comble, c'est que cela se fait en s'inspirant d'une loi d'intérêt privé fédérale (loi sur l'ICCA); l'art. 2(2)b semble avoir servi de prémisses.

Pour ce qui est du « bon » questionnaire, l'arrêt ne nous renseigne pas sur les critères qui le définissent. S'agit-il d'un postulat ? La formation universitaire doit certainement avoir sa valeur — malgré les deux rapports qui la dénigrent. À ce que je sache, les diplômés universitaires constituent la base de la main-d'œuvre du système et rendent possible son fonctionnement; ce ne serait pas le cas s'ils étaient aussi « nul » que l'Ordre des CA le prétend avec son examen. Le Rapport d'évaluation statutaire cité dans l'arrêt ne confirme-t-il pas ces propos ? On reconnaît à la page 19 le fait que les diplômés deviendraient finalement des professionnels avec de l'expérience.

En ce qui concerne l'arbitraire, que penser du taux de variation, quasi-constant (autour de 5%), des effectifs des CA depuis les 11 dernières années, données connues au moment du procès ? Que penser du taux historique d'environ 50% d'échec annuel dans l'ensemble du Canada ? Cette donnée nous démontre l'étendue et la chronicité du problème. C'est donc un phénomène régulier et généralisé, à divers degrés pour l'ensemble des candidats du Canada.

À ce compte, n'est-il pas évident que la corporation désire être plus orthodoxe que le pape ? Il n'est pas impossible de concevoir un examen pour atteindre un objectif prédéterminé. Il peut imaginer une prépara-

tion plus dirigée (information privilégiée) pour certains. Là aussi la preuve est difficile à faire. D'un autre côté, a-t-on considéré le point de vue scientifique (validité, fiabilité et fidélité) de l'examen ? Je n'en trouve pas trace dans l'arrêt. L'examen aurait-il passé le test ?

De même, je crois inéquitable le fait de considérer tout le monde sur le même pied d'égalité, l'examen s'applique à une étape différente : anglophone (stage-diplôme-examen), francophone (coaching-examen-stage). N'est-il pas déraisonnable de pratiquement s'attendre à une performance s'approchant d'un autistique, lors de cet examen (160 pages cette année, quatre jours consécutifs et quatre heures par période) ? S'attendait-on à la même performance des anciens, s'ils avaient à subir l'examen périodiquement ? Quoi qu'il en soit, lorsque l'on utilise ce type d'examen au niveau de la maîtrise, on le présente à des équipes. Cela tient davantage compte de la réalité d'aujourd'hui et des groupes de travail multidisciplinaires, tout en étant plus humainement abordable. À ce que je sache, ce ne sont pas des facteurs que l'on a considérés.

Du côté de l'appui juridique de l'examen, je le trouve imprécis et vague. Cette base légale aurait-elle tenu le coup ? Cela est loin d'être sûr, compte tenu : de l'évolution historique, des libellés, de l'esprit de la réforme professionnelle et de la volonté du législateur en 1973, de même que des règles d'interprétation. Fondamentalement, comment peut-on actuellement justifier l'existence d'un examen corporatif qui a été conçu (il y a plus de 50 ans, d'après l'arrêt) à un moment où les corporations s'occupaient de la formation de base ?

#### Aller en appel ?

Aujourd'hui, il existe des programmes universitaires afin de répondre



Comment régler l'accès à la profession de comptable ?

aux besoins de la profession — que l'on cherche vraisemblablement à discréditer. Il aurait donc fallu ici argumenter dans le sens de l'évolution de la situation et de la non-utilité d'une double évaluation.

Quant à un éventuel appel du jugement, il est envisageable mais ses possibilités sont réduites. L'arrêt nous laisse voir que les diplômés ont été mal préparés par un système dépassé. Si je comprends bien, on attribue la faute aux universités et aux professeurs. Ceux-ci n'ont pas été mis en cause dans l'affaire, c'est dommage. Cela nous aurait probablement renseigné davantage sur le fond et les enjeux réels. Toutefois, avec ces éléments, les requérants ont une base sérieuse pour envisager une poursuite en responsabilité auprès des universités et des professeurs en tant que groupe. Plus intéressant, ou concurrentiel, il serait préférable d'aborder le processus par un recours collectif (tous les bacheliers qui se sentent pénalisés) couvrant plusieurs années, en impliquant tous les intervenants et en utilisant tous les arguments de fond.

Finalement, il faut souhaiter qu'au-delà de ces procédures, les ba-

cheliens sauront prendre leur responsabilité vis-à-vis de ce débat. Il me semble qu'ils ne peuvent continuer à faire confiance aveuglément à l'Ordre des CA, pas plus qu'aux universités qui se trouvent entre deux chaises avec les membres des corporations à l'interne (un peu le principe du cheval de Troie). Dans la plupart des cas, ce sont des professionnels qui sont à l'origine des décisions à l'intérieur même des universités et la représente, avec une tendance à le faire selon leurs intérêts.

#### La protection du public

Dans l'optique de la protection du public — notion « confuse » au centre du débat —, celle-ci ne serait-elle pas mieux assurée si la normalisation relevait directement du législateur comme dans le cas du Vérificateur général, avec un mécanisme d'inspection des cabinets comptables ? L'indépendance de la vérification serait alors mieux assurée et le législateur disposerait des données pour évaluer les normes, l'interprétation que l'on en fait et la fameuse formation autour du litige actuel.

Voilà le « thermomètre », l'instru-

ment par excellence qui nous informerait sur le degré de la protection du public, on aurait alors l'avantage d'évaluer les autres facteurs pertinents, au-delà de la formation. En somme, au lieu d'une vision partielle et surtout orientée vers l'individu je propose un mécanisme d'évaluation externe, plus global et axé sur les résultats du système comptable dans son ensemble.

Il y a plus qu'une reconnaissance de diplôme en jeu. Le débat débouche sur des enjeux d'envergure, en l'occurrence l'intégrité de notre compétence constitutionnelle concernant le système universitaire et professionnel, l'absence de volonté gouvernementale, notamment en matière de protection du public. Un problème analogue de compétence se pose concernant les normes comptables. En cette matière, le Québec reconnaît l'autorité fédérale via le groupuscule privé que représente l'ICCA (Loi sur l'ICCA art. 2(2)c). Ma proposition a aussi l'avantage de nous faire prendre notre place dans ce domaine.

Nos représentants et le milieu professionnel seraient-ils fermés aux innovations ?

## Mérites et limites de la réforme Côté

### 2) Les régies régionales doivent mener à une politique globale de décentralisation

FRANÇOIS ORSAT

L'auteur est administrateur au Centre de psychiatrie communautaire au Centre hospitalier Douglas

PARMI les éléments les plus prometteurs de la réforme du ministre Côté, la transformation des CRSSS (Conseils régionaux de la santé et des services sociaux) en régies régionales permettra peut-être d'insuffler un second souffle à notre système de santé. Cet important élément de la réforme ne trouvera cependant de signification que si le Gouvernement, contrairement à ce qu'il est advenu il y a vingt ans, sait faire le pari de la confiance en la capacité des régions de se prendre en main et élargit ce mouvement à une politique globale de régionalisation.

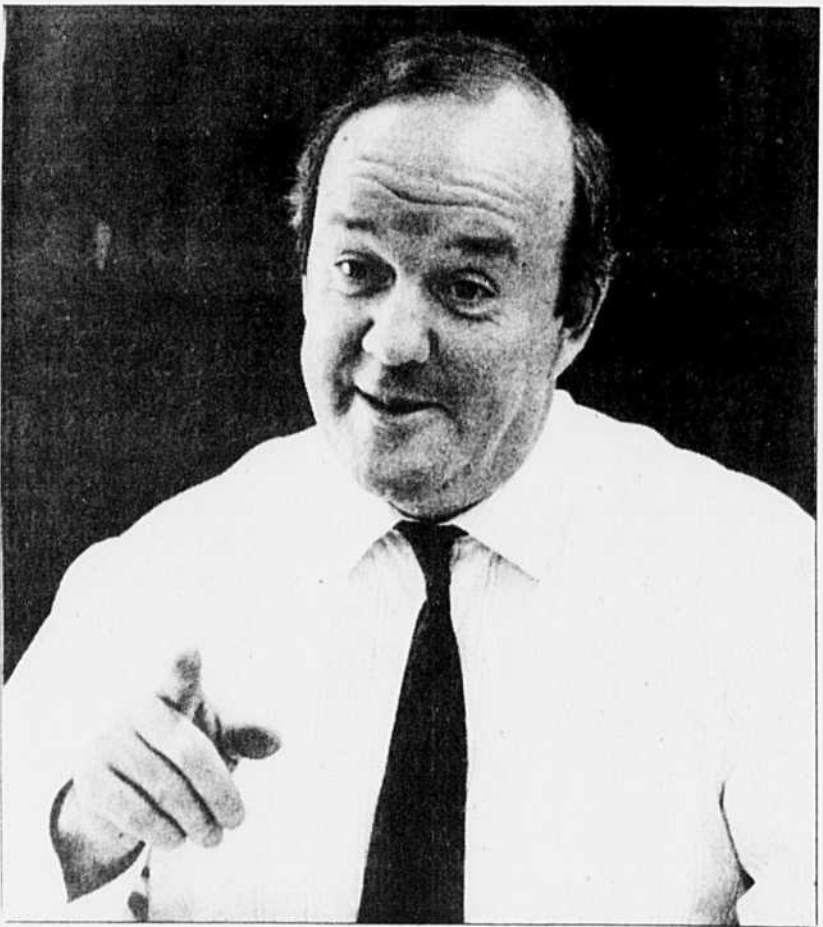
La réforme gagnera également à plus clairement reconnaître que la santé est la résultante d'une interaction de facteurs. Si le livre blanc déposé par le ministre Côté reconnaît la nécessité de « miser sur la contribution d'autres secteurs d'activités qui ont un impact sur la santé et le bien-être », il s'agit tout au plus d'une vague profession de foi. Pour ne pas faire de ce concept l'apanage d'un autre siècle, Québec doit, dès maintenant, définir les moyens d'action intersectorielle et donner aux instances régionales les moyens d'agir non seulement sur le système de soins, mais bien sur l'ensemble des composantes de la santé.

#### Entre l'arbre et l'écorce

Depuis maintenant près de 20 ans, les Conseils régionaux de la santé et des services sociaux se sont retrouvés à la croisée d'une multiplicité de rôles souvent contradictoires. « Qui trop embrasse mal étreint » résume en quelques mots l'échec des CRSSS à plusieurs égards.

Dès la création de ces organes, le ministre devait se montrer incapable de véritablement décentraliser et brouilla les cartes en attribuant au CRSSS un rôle administratif et de gestion. Cette évolution vers l'administratif a été constamment soutenue par la délégation de nombreux mandats de cette nature, notamment de rationalisation des dépenses. Simultanément, les CRSSS développaient un rôle d'animation, de concertation et de représentation des établissements.

Leurs énergies canalisées à pour-



Le ministre de la Santé et des Services sociaux, M. Marc-Yvan Côté.

suivre à la fois des activités de nature décentralisée et décentralisées, alternant de mandataire du MAS à celui d'allié des établissements, les CRSSS ont délaissé l'une de leurs raisons premières : celle d'être la voix de la population régionale auprès du gouvernement et des établissements. C'est ainsi que les CRSSS ont développé le caractère schizophrénique qu'on leur connaît. Le remède proposé : l'injection d'une nouvelle dynamique par la création de régies régionales.

Par la délégation d'importants pouvoirs et responsabilités aux régies régionales, Québec viserait l'adaptation des services aux particularités des régions et à susciter la concertation des divers intervenants locaux. Cette « requête en changement de nom » ne trouvera cependant sa signification que par une clarification non-équivoque des rôles respectifs des régies et du MSSS. En clair, le ministre doit « lâcher le

morceau » et ne pas céder à la tentation de le reprendre de la bouche des régions.

La décentralisation au sein des Régies des pouvoirs d'organisation des services et d'allocation budgétaire régionale milite en ce sens. On peut cependant craindre que la confusion tant décriée subsiste dans les champs d'intervention que le ministre souhaite conserver sous sa tutelle. Les programmes de promotion et de prévention resteront en grande partie sous la responsabilité de Québec, même si les priorités diffèrent d'une région à l'autre. Minée par les demi-mesures, cette structure bicéphale pourrait ainsi prendre une allure d'hydre de Lerne (monstre à sept têtes qui repoussait à mesure qu'on le coupait). Dans tous les secteurs, y compris ceux de la santé publique, les responsabilités doivent être résolument tranchées une fois pour toute en faveur des régies.

Le ministre Côté vise juste en affirmant que c'est au cœur des régions, là même où les situations sont vécues, que les problèmes trouveront leurs solutions. Un processus qui devra commencer par un « grand ménage de la maison ». Comme le soulignait notamment un dossier de la Commission Rochon, « un des défis importants que le réseau de la santé et des services sociaux a à relever consiste sûrement dans la coordination de ses propres interventions à l'égard de chacune des personnes qu'il dessert.

Comme l'avance la réforme axée sur le citoyen, c'est aux régies que reviendra la responsabilité de recueillir les efforts de façon coordonnée. Après une analyse des besoins de la population et leur priorisation dans la définition d'objectifs de santé, la régie définirait un ensemble de services pour les réaliser. Une structure de service remaniée articulerait ainsi l'ensemble des interventions envers une clientèle ou un problème particulier.

Cette approche remettra cependant profondément en question les jeux de pouvoir actuels. Relativement autonomes, les établissements ont développé leurs services plus en réponse à leurs propres besoins organisationnels qu'aux exigences de complémentarité, d'accessibilité et de simple efficacité. Avec l'instauration de plan régionaux d'organisation de services, les régies auront ainsi pour mission de réorganiser un chapelet fermé et anarchique d'établissements en un ensemble cohérent, ouvert et adapté de services intégrés.

Maîtres d'œuvre de ces nouvelles stratégies d'action, les régies régionales devront ne pas céder à la tentation de s'imposer à leur tour comme de mini-ministère. Pour adapter les services aux besoins et aux spécificités de leur territoire, les régies devront tabler sur les forces vives de leur région et en faire de véritables partenaires. Elles devront s'affirmer comme les agents catalyseurs de la concertation entre les établissements, les groupes communautaires et privés. Une concertation à un niveau « macroscopique », celui des établissements et des institutions. Ceux-ci devront sacrifier une part de leur « autonomie » au profit d'une coordination plus serrée des interventions.

Une concertation à un niveau « micro » également, entre les différents

intervenants de la santé, ceux-là même qui créent les « produits » du système de soins. Ils devront revoir leurs habitudes professionnelles corporatistes pour briser les privilèges du cloisonnement des tâches et créer une certaine unité dans l'action. C'est la seule façon de canaliser les efforts et les ressources des acteurs du réseau au sein d'une stratégie globale et cohérente.

#### La participation de la population

La mission avortée des CRSSS comme représentant de la population est de retour à l'agenda des régies. Les technocrates du ministère et des CRSSS ont en effet longtemps « oublié » à qui ce système appartenait. L'élection des membres du Conseil d'administration par une assemblée régionale constitue un timide pas en avant vers une plus grande imputabilité à la population. Cette formule nivelle par le bas celle du suffrage universel proposée par la commission Rochon. Si l'expérience de faible participation au niveau scolaire semble justifier cette approche, on peut cependant arguer que le désintérêt résulte du sentiment d'impuissance exprimé par les représentants de la population sur ces instances. Les Québécois et les Québécoises seront peut-être prêts à investir plus de leur temps dans l'orientation des services publics s'ils ont le sentiment de véritablement pouvoir y contribuer.

Les régies ne devront surtout pas s'en tenir là pour améliorer les liens avec les « propriétaires à la maison ». D'autres mécanismes de participation du public devront venir se greffer à celui de la composition du CA pour assurer la présence active de la population. Des mécanismes de consultation ouverts et connus devront être mis en place pour susciter cette adhésion et développer le sentiment que tous ont leur mot à dire.

Comme nous l'avons mentionné, l'état de santé est le résultat d'une conjonction de facteurs en interaction. Agir sur une situation, c'est ainsi intervenir sur l'ensemble de ses déterminants sociaux, économiques et environnementaux. Un dossier de la Commission Rochon soulignait pertinemment « qu'adjacent à ce défi (càd. la coordination du secteur de la santé), il en est un autre tout aussi important qui sollicitera, et dans certains cas exigera, l'intervention d'autres réseaux et la coordination avec

ceux-ci ». L'enjeu ne sera pas seulement de s'entendre sur l'importance relative de ces déterminants pour dégager les objectifs et moyens à privilégier. Ce sera également celui de trouver les mécanismes pour arriver à ces consensus, résultats de choix socialement éclairés, et les traduire en actions.

Vague profession de foi en conclusion du document, l'intersectorialité, c'est-à-dire l'intégration et l'harmonisation des différents leviers vers des objectifs communs, ne trouve en effet que peu de points d'appui concret. En laissant flotter le concept sans mécanisme pour le ramener sur terre, l'intersectorialité sera à la réforme Côté ce que la décentralisation fut à celle de Castonguay : un vœu pieux, source de longs palabres mais de bien peu d'actions.

Au cœur de cette problématique est l'aspect unifonctionnel de la décentralisation en santé. Elle pose la nécessité pour le gouvernement québécois de définir une politique globale de décentralisation. Québec devrait s'appliquer à donner une cohésion, une vision d'ensemble, aux divers projets actuellement en gestation dans divers ministères et dans les régions. Pallier régional de décision, les régies pourraient faire le pont avec d'autres autorités sectorielles, telles les municipalités, dans le déploiement de plan d'action intersectoriel. La tâche risque cependant d'être plus ardue lorsque viendra le moment de négocier des ententes avec des ministères non-décentralisés.

#### Le pari de la confiance

Pour ne pas refaire de la régionalisation l'enjeu, encore une fois 20 ans après, d'une prochaine réforme, le gouvernement québécois doit courageusement revoir l'approche centralisatrice du contrôle des leviers collectifs. La Commission Bélanger-Campeau a au cours des dernières semaines clairement démontré que les régions sont maintenant prêtes à assumer ce nouveau rôle. Québec doit miser sur cette nouvelle prise de conscience et faire résolument confiance à la capacité des régions de s'organiser pour répondre aux besoins. Refuser cette confiance, c'est risquer de maintenir à jamais dans le chaos un système public devenu trop gros pour être gouvernable depuis les tours de la Grande Allée à Québec.

Fin

**L'équipe du DEVOIR** LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale, Josée Boileau, François Brousseau, Jean Charrier, Yves d'Avignon, Guy Ferland, Jean-Denis Lamoureux, Jacques Grenier (photographe), Louis-G. L'Heureux, Caroline Montpetit, Bernard Morier, Isabelle Paré, Clément Trudel; à l'information culturelle, Angèle Dagenais, Marie DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrovski; à l'information économique, Robert Dufresne, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte; à l'information politique, Pierre O'Neill (parts politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), Laurent Soumis (politique municipale), aux affaires sociales, Paul Gauthier (questions sociales), Jean-Pierre Prouté (éducation), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (adjoint), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle (clavistes), Denise Babin (secrétaire à la rédaction), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Christine Ouellet (secrétaire à la direction) LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa) LA PUBLICITÉ Michèle Allie (directrice), Jacqueline Avril, Christiane Benjamin, Ca-

roline Bourgeois, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes), Caroline DeHamel (graphiste), Johanne Brunet (secrétaire) L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Jeanne Carmel, Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Louis Huot, Jean-Guy Lacas, Rachel Leclerc-Venne, Raymond Malte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Isabelle Baril, Linda Thériault (secrétaire à l'administration) LE TIRAGE Monique L'Heureux, Lise Lachapelle LES ANNONCES CLASSÉES Patrick Koczan (coordonnateur), Marie-Hélène Alarie, Manon Blanchette, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau, Christiane Vailliant LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division de Imprimeries Québecor Inc., 612, rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Courrier de deuxième classe, enregistrement numéro 0858. Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec, Québec H2Y 1X1. Abonnements (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS - 003708) is published daily by L'Imprimerie Populaire, Limitée, 211 rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER: send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.